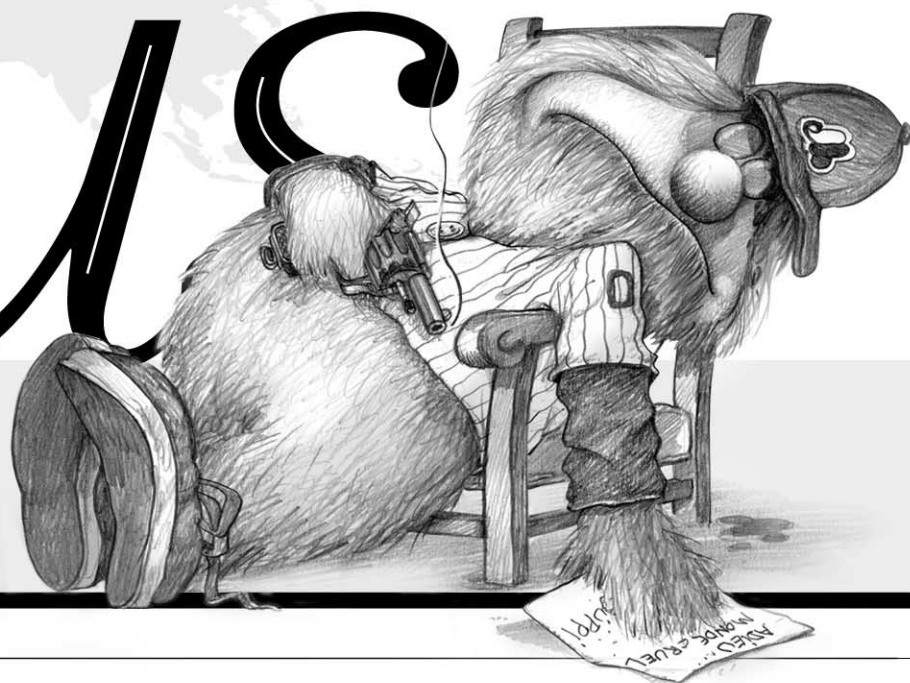


# Plus



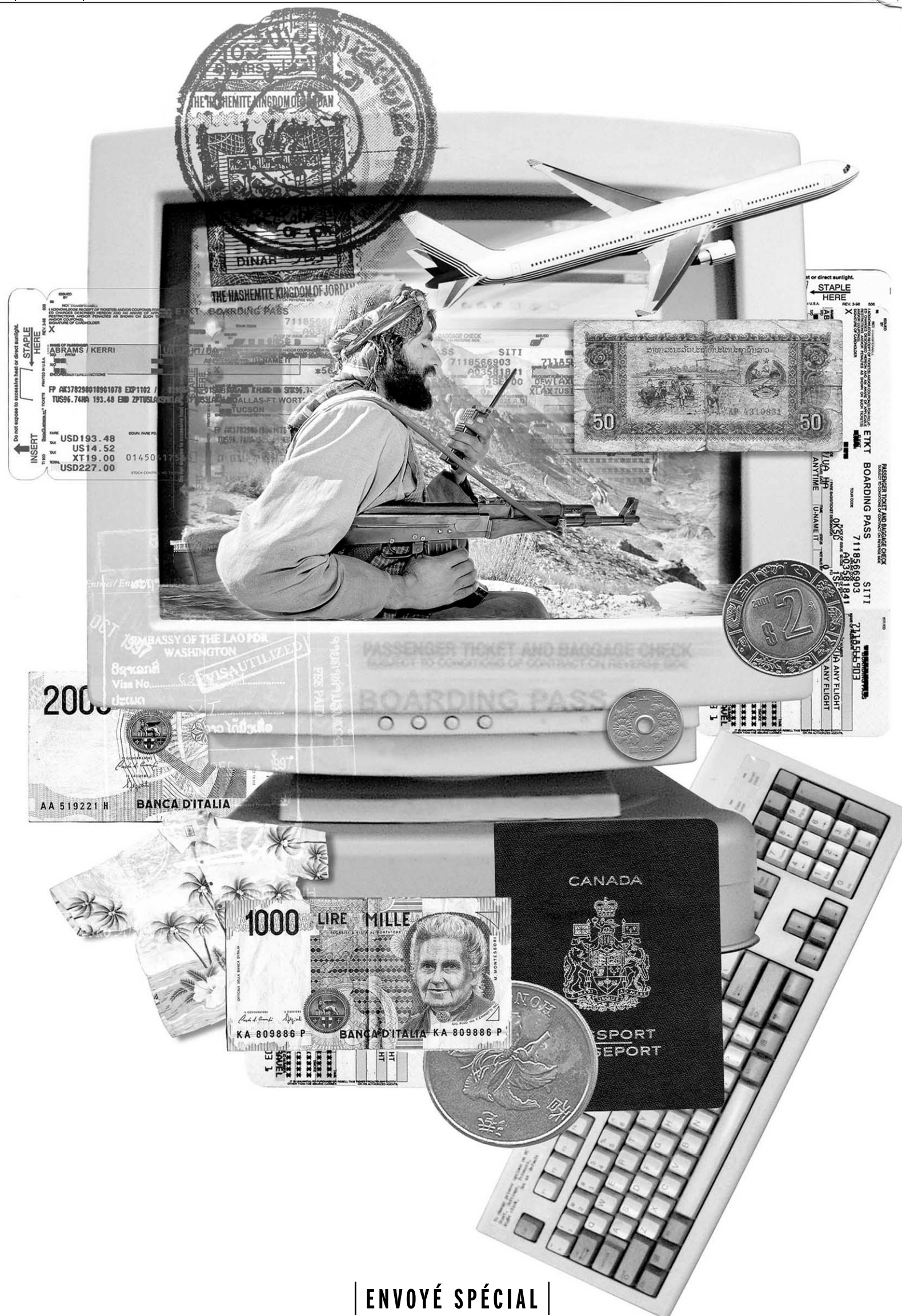
## Le grand quiz de fin d'année

Testez votre mémoire en 63 questions sur l'actualité. À vos marques. Prêts? Partez!

Pages B6 et B7

La Presse

CAHIER B | LA PRESSE | MONTRÉAL | SAMEDI 29 DÉCEMBRE 2001



| ENVOYÉ SPÉCIAL |

# 277 358 km plus tard...

## Le tour du monde en 18 chapitres



PIERRE FOGLIA

OÙ ES-TU?

Dans le sud du pays. Un trou. Je remonte sur Téhéran demain...

Comment c'est?

Comment c'est, comment c'est... je l'écris dans mes papiers depuis deux semaines. Comme s'il lui fallait un envoyé spécial particulier pour lui parler de ce qui l'intéresse vraiment. Ce qui l'intéresse vraiment? Est-ce qu'ils sont gentils? Comment c'est dans leur maison? Est-ce qu'il y a des fleurs? As-tu vu des femmes au volant? Ont-ils des jardins et que pousse-t-il dedans? As-tu vu des minous?

J'ai vu des chameaux, j'en ai parlé hier. Oui, mais des minous?

Troublante, cette envie de croire qu'il y a un jardin au bout du monde. Mais le plus troublant c'est que, effectivement il y en a un. Et des fleurs. Et des minous. Et des enfants qui sortent de l'école en riant. Et des vieilles qui regardent des romans-feuilletons à la télé dans les décombres du tremblement de terre qui a endeuillé le Salvador où est allée Marie-Claude Malboeuf.

Marie-France Léger, elle, est allée complètement à l'opposé: à un défilé de mode à Milan juste après l'attentat du World Trade Center, anesthésie «in style» signée Armani et Prada. À São Paulo, les vroum-vroum de la F1 n'ont pas empêché Yves Boisvert d'entendre d'autres voix; Mathieu Perreault est allé faire un tour dans le parc jurassique du communisme (la Corée du Nord);

Sophie Cousineau était à Porto Alegre, Mecque brésilienne de l'autre mondialisation que l'on appelle aussi la société civile... Et Gilles Paquin, bien sûr, à Jalalabad. Il y est arrivé le soir où, sur la route de Kaboul qu'il allait prendre le lendemain, quatre journalistes ont été tués quand leur convoi est tombé dans une embuscade. Ce soir-là Gilles a emprunté le téléphone satellite d'un journaliste basque pour nous dicter son texte, en plein milieu de sa dictée il a lâché un sacré...

Tabarnak!  
Que se passe-t-il, Gilles?  
Ma bougie vient de s'éteindre.  
Envoyé spécial à la bougie.

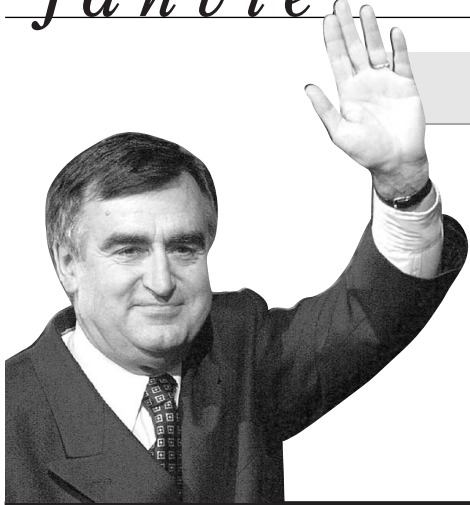
C'était sombre aussi à Davis Inlet (Labrador) où était Christiane Desjardins; Lisa Binsse a accompagné Lucien Bouchard dans son dernier voyage officiel (à Rome); Vincent Marissal est allé en Chine; Alexandre Pratt à Moscou;

Marie-Claude Lortie à Tokyo; Isabelle Hachey en Irlande, Jooneed Khan au Congo, Sonia Sarfati à Potterland (Londres), Judith Lachapelle dans le Midwest américain, Agnès Gruda au pays sans nom, enfin, il en a un, mais on n'a pas le droit de le prononcer. Michèle Ouimet au Pakistan, tiens elle, elle pourra répondre à la question que pose toujours ma fiancée: comment c'est dans leur maison? Elle a été invitée, elle, dans leur maison. C'est une fille, elle.

Cette année, les envoyés spéciaux de La Presse ont couru le monde comme jamais ils ne l'avaient fait encore dans l'histoire de notre journal. Cette année, nous sommes vraiment allés voir ailleurs. Cet ailleurs dont on ne cesse de répéter qu'il n'existe plus pour cause d'uniformisation de la planète.

C'est à voir. Et à lire.

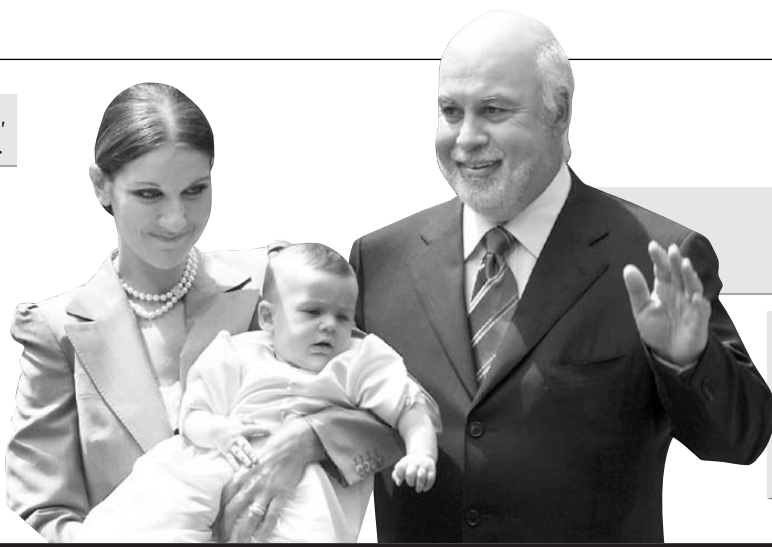
B2 | Janvier



**11** - Le premier ministre du Québec, **Lucien Bouchard**, démissionne de ses fonctions et quitte la vie politique.

**16** - Le président congolais **Laurent-Désiré Kabila** (61 ans) est assassiné au palais présidentiel de Kinshasa; son fils, Joseph Kabila, lui succède le 26 janvier.

**20** - **George Walker Bush** devient officiellement le 43<sup>e</sup> président des États-Unis, succédant à Bill Clinton. Pour la première fois depuis Dwight Eisenhower dans les années 50, les républicains contrôlent la Maison-Blanche, le Sénat et la Chambre des représentants.



**25** - À West Palm Beach, en Floride, la chanteuse **Céline Dion** met au monde un garçon de 2,8 kilos, prénommé René-Charles.

**31** - Molson vend le club de hockey Canadien et le Centre Molson à l'entrepreneur américain **George Gillet** pour 275 millions \$.



**MICHÈLE QUIMET**  
PAKISTAN



Du 14 octobre  
au 4 novembre 2001

**L'ÉVÈNEMENT >**

*Dans la foulée des attentats du 11 septembre, reportage au Pakistan, un pays secoué par de violentes manifestations anti-américaines.*

**PARTICIPANT MAJEUR >**

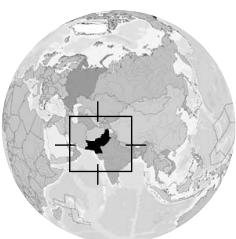
*Le peuple pakistanais.*

**PRINCIPAUX FAITS >**

*Nombreuses manifestations organisées par des groupes religieux, afflux de réfugiés afghans qui franchissent illégalement la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan, tensions importantes dans la société pakistanaise.*

**INOUBLIABLE >**

*L'absence des femmes dans les rues, le soir. Me faire dévisager parce que je me promène seule dans les rues, le soir.*



# Un voile difficile à lever

## Les Pakistanaïses défient tantôt, confortent tantôt les préjugés

Les néons éclaboussent le salon d'une lumière crue. Une brise légère agite les rideaux et un ventilateur brasse doucement l'air moite. En octobre, il fait encore chaud à Islamabad. Salma Kiane me verse du thé. Elle est avec son mari, Zahid. Elle est médecin, lui, ingénieur. Elle vit dans une maison de deux étages, dans un quartier résidentiel d'Islamabad, avec ses quatre enfants, sa belle-soeur, son beau-frère, leurs bambins, sa belle-mère, son beau-père et une servante, vieille dame toute courbée par des années de labeur.

Ainsi va la vie au Pakistan : la famille élargie qui s'aime, s'entraide et vit, entassée, entre les quatre murs d'une maison. Rien à voir, souligne Salma, avec les Occidentaux qui se retrouvent souvent seuls, divorcés, malheureux et dont les vieux sont expédiés dans des centres d'accueil où ils finissent leurs jours loin de leurs enfants.

Salma Kiane m'explique sa vision du monde et des femmes. Le Pakistan est un pays profondément musulman, précise-t-elle. Même s'il flirte avec l'intégrisme, il ne tombe pas dans le délire taliban ou la dictature religieuse iranienne. Ce sont les parents qui décident de la vie de leurs enfants. C'est elle qui va choisir non seulement le mari de sa fille de 14 ans, Fatima, mais aussi l'épouse de son fils. Elle souhaite dénicher un gendre qui a une belle éducation, inspire le respect et vient d'une famille honorable.

Et l'amour ? ai-je demandé. « Ce n'est pas un sentiment que l'on encourage, répond-elle. Ici, nous sommes au Pakistan. » Pas en Amérique, brûle-t-elle d'ajouter. Elle se retient, mais, dans son regard, défilent tous les préjugés qu'elle entretient sur les femmes occidentales et leurs moeurs scandaleuses. Encore un peu de thé, peut-être ?

Les Pakistanais voient l'Amérique à travers l'œil de la télévision. Comme les Occidentales qui regardent le petit écran pour décoder le monde musulman. Et ce sont toujours les mêmes images qui défilent : des femmes emprisonnées dans leur voile, piégées dans des sociétés dominées par les hommes où elles ont bien peu de pouvoir. Bref, des femmes malheureuses.



Photo AP

**Le poids des traditions pèse lourd sur les Pakistanaïses, même si les situations s'avèrent plus multiples que ce que l'on perçoit.**

Salma, elle, est heureuse dans sa grande maison d'Islamabad. Mais pour une Salma heureuse, combien de femmes endurent des vies de misère ?

Lorsque j'étais au Pakistan, je n'ai pas passé trois semaines à boire du thé dans le salon de Salma. J'ai aussi rencontré des femmes et des hommes résignés qui acceptent difficilement le poids des traditions musulmanes. Un poids plus fort que leur désir de révolte. Un poids qui étouffe leur besoin de liberté.

Mohammed, par exemple, vit depuis un an et demi une liaison secrète avec une fille de bonne famille. Il a 24 ans et une maîtrise en relations internationales. Il est jeune, instruit, curieux, mais il est torturé par son aventure amoureuse

et terrorisé à l'idée d'être découvert. Chaque minute volée, chaque baiser arraché, chaque heure vécue avec sa maîtresse sont autant de défis silencieux lancés à la société.

Mohammed ne risque pas grand-chose, mais sa petite amie peut tout perdre. Si elle est démasquée, elle sera déshonorée et plus personne ne voudra l'épouser. Son père pourrait même la tuer, car son honneur aura été bafoué. La police et les juges ferment les yeux avec complaisance sur ces crimes d'honneur. Environ 1000 femmes par année meurent ainsi au Pakistan.

Et que dire de Tanveer Zahira, cette jeune femme de 28 ans qui a été mariée à un homme brutal qui a essayé de l'assassiner. Tanveer avait 17 ans lorsque ses parents lui ont choisi un époux. Il lui a envoyé

sa photo qu'elle caressait longuement du bout des doigts en rêvant à sa vie de femme mariée. Il était beau, grand, séduisant. Mais le jour du mariage, elle a eu un choc. Son futur était petit, gros et à moitié chauve. « Mon mariage, m'a-t-elle raconté, a commencé par un mensonge. »

Elle a quitté Islamabad pour vivre dans la famille de son mari dans une petite ville conservatrice, Kohat. Elle s'est retrouvée dans une grande maison avec une belle-famille hostile et un mari qui la battait, loin de ses amis et de ses parents. Elle a eu deux enfants et elle a enduré mille humiliations. Mais un jour, elle en a eu assez et elle a demandé le divorce. Blessé dans son honneur, son mari a essayé de la tuer en lui maintenant la tête sur la flamme qui s'échappait du poêle au kérosène. Son fils, terrorisé, a hurlé tellement fort qu'il a alerté les voisins qui ont défoncé la porte. Il y a eu un procès, puis un règlement à l'amiable. Son mari a le droit de voir les enfants sous étroite surveillance. Mais Tanveer a peur de lui, peur de sa violence et de son désir de vengeance.

Le cas de Tanveer est extrême, mais le bonheur de Salma l'est-il aussi ? Combien de femmes subissent des mariages malheureux ? Le taux de divorce au Pakistan est de 0,6 %. Dans les pays occidentaux, un mariage sur deux se termine par un divorce.



Comment une journaliste occidentale peut-elle comprendre une société aussi complexe que le Pakistan en trois semaines ? Comment en parler sans tomber dans les raccourcis et les préjugés ? Comment aller au-delà du voile ? Comment mettre de côté ses gros sabots idéologiques ?

Mais comment, aussi, ne pas se scandaliser en voyant toutes ces femmes voilées, soumises, mal mariées, coincées avec une belle-famille tyrannique dans des maisons surpeuplées ? Comment ne pas se révolter devant tous ces hommes tellement convaincus de la supériorité de leur culture, de leur religion et de leur sexe ? Que répondre à un homme qui vous dit que vous ne pouvez pas comprendre parce que vous n'êtes pas Pakistanaïse ? Et lui, peut-il comprendre les femmes ?



**GILLES PAQUIN**  
PESHAWAR ET JALALABAD



Du 15 novembre  
au 13 décembre 2001

**L'ÉVÈNEMENT >**

*L'assassinat de quatre journalistes en route vers Kaboul*

**LES PARTICIPANTS >**

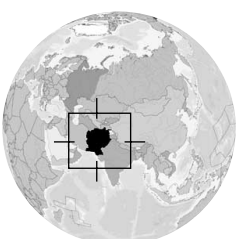
*Un convoi amenant plusieurs de leurs collègues en Afghanistan*

**LES FAITS >**

*La journée tranquille se transforme en cauchemar*

**INOUBLIABLE >**

*Ce matin-là, tout avait l'air si normal. Pourtant, la mort rôdait sur la route de Kaboul.*



# Ce matin-là, tout avait l'air si normal...

Tout le monde semblait préoccupé quand notre vieil autocar a finalement quitté Peshawar, au Pakistan, pour prendre la route de l'Afghanistan.

Le signal de départ avait été donné avec quatre heures de retard, mais depuis quelques minutes, nous n'étions plus certains de vouloir partir. Notre flottement tenait au fait qu'au moment même où nous montions dans l'autocar cinq de nos collègues ont décidé qu'ils renonçaient à venir avec nous parce qu'ils jugeaient la route trop dangereuse.

« Nous avons entendu dire que quatre journalistes ont été assassinés aujourd'hui sur la route entre Jalalabad et Kaboul. La nouvelle n'a pas encore été confirmée, mais ça suffit, nous on ne part plus », ont-ils lancé en reprenant leurs bagages.

Deux heures plus tard, en arrivant au poste frontière de Torkham, il n'y avait plus de doute possible. La route était fermée parce que les autorités ne pouvaient pas assurer la sécurité des voyageurs après ce qui venait de se passer.

Têtus, nous avons négocié pendant près de deux heures avec les préposés aux douanes du côté pakistanaïse pour finalement obtenir le droit de passage. Droit, c'est beaucoup dire : ils ont accepté de détourner la tête en retour de notre générosité.

Une fois franchie la barrière, nous étions en terre afghane, mais sans savoir qui gouvernait dans cette région du pays. Le drapeau des talibans flottait encore sur le poste de police, les guérites des douaniers étaient désertes et tous les commerces étaient fermés.

Il nous restait encore trois heures de route avant d'arriver à Jalalabad, ville abandonnée par les talibans une dizaine de jours plus tôt. Nos deux guides afghans ne voulaient pas continuer avant l'arrivée



Photo ITAR-TASS

**Un avion français attend à l'aéroport de Douchanbé, au Tadjikistan, les dépouilles des journalistes Johanne Sutton et Pierre Billaud, assassinés en Afghanistan.**

d'une forte escorte armée offerte par le nouveau gouverneur antitaliban de la région.

Ce n'est pas que le gouverneur Haji Qadeer soit un grand défenseur de la liberté de presse, mais tout simplement parce que ses deux fils profitaient d'un véhicule de notre convoi pour retourner au domicile familial.

La garde promise est finalement arrivée et nous avons eu le privilège de monter dans des véhicules récemment confisqués aux talibans pour filer vers Jalalabad. Hélas ! les talibans entretiennent mal leurs voitures.

Une heure plus tard, lorsque notre véhicule a eu une crevaillon, nous avons constaté que nous

n'avions pas de pneu de secours. Le village où nous étions était privé d'électricité, mais dans la lumière glauque des lampes à huile, nous percevions des regards hostiles.

Nous étions les seuls étrangers dans une région où ce mot est synonyme d'américain. Un peuple peu apprécié de ces villageois puisque leurs voisins avaient été bombardés, la veille, par l'aviation américaine.

Heureusement, nos compagnons ont finalement constaté que nous ne suivions plus et ils ont eu la bonne idée de venir à notre rescousse un peu plus tard.

C'est donc au milieu de la soirée que nous sommes arrivés à Jalala-

bad où nous attendaient nos collègues rescapés de la tragédie survenue le matin même. L'un après l'autre, ils faisaient le récit de leur déplacement vers Kaboul et se désolaient de n'avoir rien pu faire pour venir en aide aux quatre journalistes tués.

Le lendemain, un confrère hollandais me disait qu'ils avaient consulté plusieurs personnes avant de prendre la route de Kaboul. « Tout le monde nous rassurait et puis ce matin-là... tout avait l'air si normal, tout avait l'air si normal », a-t-il dit d'une voix étranglée par des sanglots.

Mais malgré le soleil, la mort était là qui attendait au détour de la route.

## Février



**18** – Mort du peintre français et suisse d'adoption Balthasar Klossowski de Rola, dit **Balthus** (93 ans).

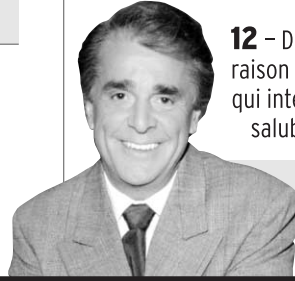
**19** – Le Fou chantant disparaît. **Charles Trenet** était l'auteur de *La Mer* et d'innombrables chansons (87 ans).

**21** – L'Union européenne interdit toutes les exportations de bétail, viande et lait en provenance de la Grande-Bretagne à la suite de l'épidémie de fièvre aphteuse, la première depuis 20 ans, qui s'est déclarée chez des porcs du sud-est de l'Angleterre.

## Mars

**8** – Jusque-là ministre des Finances, **Bernard Landry** succède officiellement à Lucien Bouchard comme premier ministre du Québec.

**12** – **Robert Ludlum**, auteur américain de *L'Héritage Scarlatti* et autres romans d'espionnage, meurt (73 ans).



**12** – Dans une décision finale, l'OMC donne raison à la France et à l'Union européenne, qui interdisent l'amiante pour des raisons de salubrité.

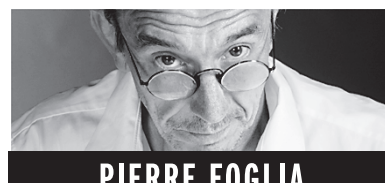
**14** – Mort de l'acteur québécois **Jean Besré** (64 ans).

**21** – Le fondateur et ancien chef du Parti réformiste, **Preston Manning**, annonce son retrait de la vie politique.

**23** – Après 15 ans de loyaux services, l'odyssée de *Mir* s'achève comme prévu avec la chute de la station orbitale russe dans l'atmosphère, des fragments incandescents s'abîmant dans le Pacifique Sud.



**28** – Dans une opération sans précédent au Québec, la police arrête 122 motards reliés aux Hells Angels.



**PIERRE FOGLIA**

### IRAN



Octobre 2001

#### L'ÉVÉNEMENT >

La guerre

#### PARTICIPANTS >

Les réfugiés afghans du camp Mâkaki à la frontière irano-afghane, mais en territoire contrôlé par les talibans

#### LE CONSTAT >

Le commandant taliban qui contrôlait le camp de Mâkaki a disparu dans la nature après la chute de Kaboul. Ses soldats sont maintenant dans le camp de l'Alliance du Nord. Nouvel uniforme, mêmes kalachnikovs. Les réfugiés? S'ennuient toujours à en mourir.

#### INOUBLIABLE >

Un barbier gay dans un pays où l'homosexualité est furieusement réprimée, dans la ville — Zahedan — la plus macho de tout le pays. Et lui, dans son échoppe, buzibuzi comme une abeille. Je l'aurais embrassé si j'avais osé.



# Elles mèneront le bal

Tu n'as pas vu une seule femme en cheveux, en 20 jours, en Iran ?

Pas une seule. Quand le pilote a annoncé que nous allions atterrir à Téhéran, ma voisine, une Canadienne de Vancouver d'origine iranienne, a sorti un foulard de son sac en poussant, pour m'en faire complice, un soupir d'exaspération. Et le contraire quand je suis reparti. Dans l'avion qui quittait Téhéran pour Londres, nous survolions encore la ville que la plupart des Iraniennes à bord avaient déjà enlevé leur foulard...

Attends, si. Une fois pendant mon séjour. À l'hôtel. J'ai frappé à la porte du cinéaste Mohsen Makhmalbaf (le réalisateur de *Kandahar*), c'est sa femme qui est venue me répondre, elle était tête nue.

Ah ! oui, et une autre fois aussi. À Zahedan. Dans la rue. L'Iran venait de battre les Émirats arabes au soccer — pourtant pas de quoi paviser — et ça a été un peu la fête. Un peu. Rien pour mourir de plaisir. J'étais dans les ruelles du bazar, quelques autos se sont mises à klaxonner, une s'est arrêtée, quatre jeunes en sont descendus, dont deux filles. Ils ont esquissé quelques pas de danse, et avant de remonter dans leur véhicule, les filles ont ôté leur foulard et l'ont agité dans un geste de défi en direction des boutiquiers...

Mais Zahedan, capitale délinquante du Baloutchistan n'est pas un bon thermomètre de la vie iranienne, les baloutches préfèrent les courses de chameaux au soccer. Le même soir, Téhéran a été beaucoup plus démonstrative. Les titres réprobateurs des journaux du lendemain faisaient état de « débordements inacceptables ». Rue Valiasr, justement, et dans le square du même nom, des filles dansaient tête nue, et savez-vous ce qui est arrivé quand les miliciens ont voulu les disperser ? Hein ? Le savez-vous ? Les filles ont fait danser les miliciens. Oui monsieur. Mes soeurs, mes soeurs, grondait l'éditorialiste que je me suis fait traduire, votre place n'est pas dans la rue, encore moins sans foulard.

Tout cela a commencé le 29 novembre 1997. Ce jour-là, en Australie, l'Iran se qualifiait pour la Coupe du monde de soccer, celle de 1998 en France. Au coup de sifflet final, Téhéran a explosé. Des dizaines de milliers de jeunes — presque autant de filles que de garçons — sont descendus dans la rue, ont chanté, dansé toute la nuit. Voilà comment tout cela a commencé. C'est à cause du football si les Iraniennes sont devenues folles. Pourtant elles n'ont même pas le droit d'aller au stade ! La même année, un grand débat public avait passionné les Iraniens : devait-on permettre à une journaliste italienne d'assister à un match international au grand stade Azadi, comme elle le demandait ? Funeste décision, la permission lui fut accordée : 120 000 spectateurs, une seule femme, cette Italienne. Le ver s'était introduit.



Photo Newscom

Ces Irlandaises ont été les premières femmes à pouvoir prendre place dans un stade afin d'assister à un match de soccer à Téhéran, le 15 novembre dernier, alors que les représentants de leur pays affrontaient ceux de l'Iran en qualifications pour la Coupe du monde de 2002.

Depuis, chaque match international de l'équipe iranienne est suivi d'une « troisième mi-temps » dans les rues de Téhéran. L'occasion pour le peuple d'exprimer ses frustrations souterraines. Les messages aux autorités sont de plus en plus lapidaires. Dehors ! Maquereaux ! On brûle aussi des journaux pour s'en faire des torches, manière de dire que cette presse contrôlée par les mollahs n'éclaire que lorsqu'on la brûle. Mais le plus explicite, le plus politique de tous les messages est muet : têtes nues, des filles dansent dans la rue.

Le dernier jour de mon séjour, l'Iran jouait contre l'Irlande sa qualification à la prochaine Coupe du monde. J'avais regardé le début du match à la télé. Mais bon, j'avais une chronique à écrire, on ne m'avait pas envoyé en Iran pour couvrir le soccer. Mon travail terminé, j'avais complètement oublié le match. Je suis sorti. J'ai pris un taxi. Ah oui ! c'était aussi le jour où Mazar-e-Charif est tombée. Je venais de l'apprendre. Je monte dans le taxi et j'entreprends de donner au chauffeur les dernières nouvelles de la guerre, en mimant et en bruant la chose : Mazar boum. Schlak. Fini. Américains 1. Pach-touns 0. Un doigt levé d'un côté. De l'autre main, je faisais zéro. Le chauffeur me regardait de biais, intrigué. Je voyais bien qu'il n'était

pas d'accord. Il faisait non de la tête. Il a lâché son volant. Il a brandi deux doigts d'un côté, et fait un zéro de l'autre main.

2-0 ? Comment ça 2-0 ? Hé, ho, remets tes mains sur le volant. 2-0 ?

J'ai allumé d'un coup. Il ne parlait pas de la guerre. Il parlait du match. L'Iran perdait 2-0. Mazar-e-Charif pouvait bien tomber, et Kaboul, et le ciel aussi. L'Iran avait sérieusement compromis ses chances de participer à la Coupe du monde l'été prochain (1). Une fenêtre sur le monde venait de se fermer.

Le lendemain, je lisais dans un journal de Londres que des jeunes Iraniens et Iraniennes sans voile avaient brûlé des banderoles qui disaient que Allah était grand. Avaient brûlé aussi, pour la première fois, ce drapeau iranien qui les avaient toujours unis depuis la révolution de 1979. Avaient brûlé, enfin, des portraits géants du guide suprême du pays, l'ayatollah Ali Khamenei.

Si le régime des mollahs est renversé un jour, et il sera, ce sera après un match de foot. Et les filles mèneront le bal.

(1) Il y a eu deux matches contre l'Irlande. Je parle ici du premier. Comme prévu, les Iraniens ont été incapables de redresser la situation lors du second.



**AGNÈS GRUDA**

### MOYEN-ORIENT



Du 17 octobre au 7 novembre 2001

#### L'ÉVÉNEMENT >

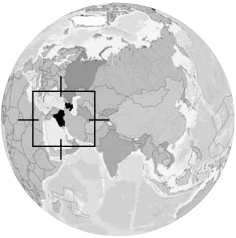
Reportage au Moyen-Orient dans la foulée des attentats du 11 septembre

#### PAYS VISITÉS >

Égypte, Syrie, Liban, Israël

#### INOUBLIABLE >

L'angoisse sur le visage d'un intellectuel palestinien, alors qu'il passait à pied le check-point entre Jérusalem et Ramallah, en Cisjordanie. Il était 16h et comme tous les jours, des ados palestiniens lançaient des pierres aux soldats qui leur répondaient par des coups de feu. Ghassan Khatib a deux fils et ils participent à ce rituel quotidien. Quand je l'ai aperçu, Ghassan marchait au milieu de la foule, le regard fixe et le visage exsangue. Tout le conflit au Proche-Orient se résumait à cette image : un père qui a peur pour ses enfants.



# Le pays sans nom

« Don't say the word ! » a hurlé Regna au bout du fil. Regna est une journaliste basée à Amman, en Jordanie. Quand j'ai réussi à la joindre, elle se trouvait au milieu d'une noce, l'orchestre jouait à tue-tête et j'ai dû répéter ma question trois fois pour qu'elle me comprenne.

« Je cherche la meilleure façon de me rendre en Israël en partant de Damas, en Syrie. On m'a dit que vous pouviez me renseigner », ai-je martelé à travers le brouhaha de la musique.

Regna était horrifiée. « Vous êtes à Damas ? Mais vous êtes folle ? Il ne faut pas dire le mot ! » a-t-elle crié dans son cellulaire avant de retourner à la fête.

Après avoir raccroché, je me suis sentie bien bête. La Syrie est en conflit ouvert avec Israël. C'est une dictature. Les téléphones de mon hôtel sont peut-être sur écoute. Et moi qui prononce le nom du pays maudit comme ça, bang : Israël. Mais où avais-je donc la tête ?

L'automne dernier, j'ai eu la chance de voyager au Moyen-Orient, question de prendre le pouls du monde arabe au lendemain du 11 septembre. Mais le reportage aurait pu aussi bien s'intituler : voyage autour du pays sans nom...

À la fin de ma « tournée », je devais passer quelques jours à Jérusalem.

Il y avait une bonne raison pour choisir Israël comme dernière destination : plusieurs pays arabes refusent les détenteurs d'un passeport estampillé en Israël. Les diplomates et journalistes basés au Proche-Orient ont l'habitude d'utiliser deux passeports : un pour les pays arabes, un autre pour l'État hébreu.

Ça, je le savais avant de partir. Je savais aussi que de tous les voisins d'Israël, seule la Jordanie a une frontière ouverte avec ce pays. Et que les déplacements vers Israël



Photo Reuters

Un char de l'État d'Israël prend position près de Jérusalem.

exigent des détours compliqués. Mais ce que j'ignorais, c'est le silence qui se fait autour de vous quand vous dites « the word ». Et les détours linguistiques qu'il faut prendre pour nommer Israël.

Même s'il y a plus de 20 ans que l'Égypte a signé la paix avec Israël, la presse locale réfère à cet État par de lourdes périphrases. Elle se garde bien de lui attribuer la qualité de « pays », mais parlera plutôt de « l'entité sioniste ». Ou, dans une variante moins neutre, d'« ennemi sioniste ».

Ces euphémismes accusateurs ont cours chez deux autres voisins d'Israël : la Syrie et le Liban. Dans ces pays, les cartes désignent le territoire israélien par le terme « Palestine ». Même dans les conversations privées, le tabou se dresse comme un mur de briques et le mot Israël suscite une réaction gênée.

L'État hébreu est au Moyen-Orient ce que Voldemort est à Harry Potter : le symbole du mal, l'ennemi innommable. Cela impose bien des contorsions linguistiques.

Quand des amis arabes me posaient des questions sur mon itinéraire, ma réponse baignait dans un flou artistique : je ne sais pas, si se peut que, j'attends les directives de mes patrons.

À Damas, mon amie Samar, qui a déjà vécu à Montréal et n'est donc pas trop empêtrée dans le tabou israélien, m'avait suggéré de me rendre à Tel-Aviv en passant par Chypre. J'étais prête à courir vers la première agence de voyages pour réserver mes billets. Mais cela aurait été trop simple.

« Une réservation Chypre-Israël, dans une agence de Damas, oubliée ça », m'a prévenue Samar. J'aurais aimé consulter un agent de voyages syrien, ne serait-ce que pour vérifier les horaires des vols. Mais pour cela, il aurait fallu prononcer le fameux mot. « Le mieux, c'est que tu ailles à Chypre, tu trouveras sûrement un vol à partir de là », m'a suggéré Samar. Le scénario me paraissait incertain et j'ai finalement opté pour un autre itinéraire.

À force de marcher dans un

champ de mines, on finit par acquiescer des réflexes. Je n'osais plus prononcer le mot Israël, pas même avec ma copine québécoise à Saïda, au Liban. Parfois, je disais « ce pays », en désignant le sud. Un jour, j'ai eu l'idée de me rabattre sur le nom de Jérusalem — après tout, personne ne conteste l'existence de cette ville. Mais bizarrement, c'est son nom hébreu qui s'est frayé un chemin à travers les interdits. « I go to Yerusholayim », ai-je balbutié. Ça s'appelle rater son effet...

J'avais tellement intégré le tabou d'Israël que j'ai failli tomber en bas de ma chaise quand un Libanais croisé à Saïda a laissé échapper « le mot » au fil de notre conversation. Son choix de vocabulaire n'était pas fortuit, il s'agissait d'un geste réfléchi, m'a-t-il confié. « Israël existe, qu'on le veuille ou non, je préfère nommer la réalité. »

Ce pragmatisme est un phénomène rare. Il faut dire qu'au-delà de la guerre de mots, les voisins d'Israël font tout pour faire disparaître ce pays du champ visuel de leurs citoyens. En Syrie, les accès aux sites Internet israéliens sont bloqués. Les liaisons postales sont coupées elles aussi. Et pour de nombreux ressortissants arabes, Israël est une destination impossible.

Fadi, un Libanais de Saïda, rêve de visiter Jérusalem. Il a imaginé se rendre en croisière à Haïfa et profiter de l'escale pour faire un saut jusqu'à la ville sainte. Mais il y a un risque : si les autorités libanaises apprennent qu'il a foulé le sol israélien, il risque la prison.

« Un jour, j'ai survolé Jérusalem. J'allais à Amman et l'avion avait commencé à descendre au-dessus de la Vieille Ville. C'était beau. J'aimerais tellement avoir quelque chose, un objet qui vient de là. »

J'ai promis à Fadi que je lui trouverais une babiole à Jérusalem. Désolée, Fadi, mais j'ai oublié. Ce n'est pas cette fois que tu auras un souvenir du pays sans nom...

# Avril



**1** - L'ancien président yougoslave **Slobodan Milosevic** est arrêté par la police au terme de 26 heures de siège de sa villa. Inculpé de corruption et d'abus de pouvoir, il est placé en détention préventive. Il comparaitra le 3 juillet en tant qu'accusé devant les juges du Tribunal pénal international de La Haye pour l'ex-Yougoslavie

**6** - À Los Angeles, un jury reconnaît l'ex-Montréalais **Ahmed Ressam** coupable de neuf chefs d'accusation relatifs au terrorisme.

**19** - La Cour suprême conclut à la négligence de la Croix-Rouge dans le choix des donneurs de sang au début des années 80, ce qui a entraîné la contamination de plusieurs receveurs par le VIH.

**22** - Au Sommet des Amériques, à Québec, les leaders de 34 des 35 pays des Amériques s'entendent pour créer une zone de libre-échange d'ici 2005. Les manifestations en

marge du Sommet se soldent par 463 arrestations.

**28** - **Dennis Tito**, un milliardaire californien âgé de 60 ans, devient le premier touriste de l'espace en passant quelques jours à bord de la Station spatiale internationale pour la modique somme de 20 millions de dollars.



# Mai

**25** - Mort du photographe cubain **Alberto Korda**, né Diaz Gutierrez, auteur du portrait au béret d'Ernesto Che Guevara (72 ans).

**31** - Le gérant du club de baseball Les Expos de Montréal, **Felipe Alou**, est congédié et remplacé par **Jeff Torborg**.



VINCENT MARISSAL

## CHINE



Du 8 au 18 février 2001

### L'ÉVÉNEMENT >

Tournée commerciale d'Équipe Canada en Chine en février 2001

### PARTICIPANTS MAJEURS >

Les premiers ministres du Canada et des provinces et environ 300 entrepreneurs.

### LES FAITS >

Signatures de contrats et de lettres d'entente évalués à trois milliards et rencontres des premiers ministres avec les dirigeants chinois

### INOUBLIABLE >

La tête de Pierre Bourque, à Shanghai, quand je lui ai demandé à la blague s'il allait proposer aux Chinois de faire «une Chine une ville». Le maire (pardon, l'ex-maire) a mis au moins 30 secondes avant de réagir...



# Tour (très) guidé dans la vraie Chine

Les voyages officiels du premier ministre du Canada sont comme des bulles hermétiques qui, même si elles se déplacent à l'autre bout du monde, reproduisent toujours le même décor.

Vous pouvez accompagner Jean Chrétien à Buenos Aires, à Lisbonne, à New York ou à Sydney, si vous restez dans la bulle, vous aurez toujours l'impression d'être au Hilton centre-ville d'Edmonton en train de couvrir une conférence sur le litige fédéral-provincial à la mode.

Même ambiance aseptisée de grand hôtel, même monde soupçonneux autour du premier ministre, même bande de journalistes qui posent les mêmes questions sur les affaires intérieures du Canada et mêmes réponses cabotines du premier ministre.

Si vous vous laissez prendre au jeu, vous aurez fait le tour du monde, et tout ce que aurez vu, c'est le Hilton centre-ville d'Edmonton. Bien non, justement, en ce petit matin humide de février, on n'avait pas envie de revoir Edmonton. On était en Chine avec Équipe Canada, et on voulait voir des Chinois. Des vrais Chinois, dans leur vraie Chine.

Nous étions, un petit groupe de journalistes et de cameramen, à Xi'an, dans la province de Shaanxi, quand nous avons décidé de profiter des deux heures libres à l'horaire pour aller prendre un bain de foule dans cette «ville de taille moyenne» de sept millions d'habitants.

«C'est pourtant pas chinois, avons-nous dit à l'attachée politique de l'ambassade du Canada, on en a marre des cérémonies officielles de signature de protocole d'entente canado-chinoises, on veut aller voir le vrai monde.»

«Très bien, nous a répondu la dame quelques minutes plus tard, les Chinois ont tout arrangé.»

Tout «arrangé», c'était bien le mot en effet. Prétextant des problèmes de circulation insolubles, des risques pour notre sécurité dans les rues de Xi'an et insistant même sur le protocole, les agents du ministère de l'Intérieur ont pris en main notre tour guidé. Coincés dans le bus, on a vite compris que, malgré toutes nos protestations, on ne verrait pas les vrais Chinois de cette province pauvre et agricole. On a visité toutes les bretelles d'autoroutes neuves de la région de Xi'an pendant deux heures avant d'aller rejoindre Jean Chrétien et sa suite au site de fouille des soldats de terre cuite de Xi'an.

Les bains de foule, on les a faits plus tard dans le voyage, en semant les guides chinois mis à notre service pour s'assurer que l'on voie la Chine que les autorités voulaient bien nous montrer.

D'agents en costard-cravate, on est vite passé à des agents en vert kaki. À peine mes collègues de la télé ont-ils sorti leur attirail sur la place Tiananmen que l'on s'est fait virer sans ménagement par des soldats hyperzélés.

On a traversé la rue pour aller au Palais du Peuple, qui, malgré son nom, n'invite pas tellement aux débordements de foule avec ses gardes armés postés à tous les trois mètres.

«Et les droits de l'homme, M. Chrétien? Et la démocratie?» a-t-on une fois de plus de-



Suivre Jean Chrétien en voyage officiel donne l'impression, même à Pékin, d'être au Hilton centre-ville d'Edmonton en train de couvrir une conférence sur le litige fédéral-provincial à la mode.

mandé au premier ministre qui sortait d'une rencontre avec son homologue, Zhu Rongji.

La Chine est en train de changer, elle se dirige lentement mais sûrement vers la démocratie, et la meilleure façon de pousser les Chinois vers la démocratie, c'est de les inclure dans le grand marché mondial, a une fois de plus répondu M. Chrétien.

Le lendemain, Zhu Rongji a fait emprisonner trois nouveaux «dissidents» du mouvement Falun Gong en promettant d'éliminer cette «secte dangereuse» par tous les moyens. Mais quelques doux rêveurs en t-shirts jaunes ne pé-

sent pas bien lourd aux yeux de l'Occident qui, de toute évidence, croit lui aussi dans la théorie de la démocratie par le commerce.

Depuis février, la Chine a obtenu les Jeux olympiques d'été de 2008, elle a fait la paix avec Washington et est entrée à l'Organisation mondiale du commerce par la grande porte. La Chine tarde toutefois à donner le change, trop occupée sans doute à faire le ménage. Selon Amnistie internationale, plus de 1800 personnes ont été exécutées dans le cadre de l'opération «Frapper fort» contre la criminalité.



LISA BINSSE

## DAVOS, MADRID, MILAN, ROME



Janvier et février 2001

### L'ÉVÉNEMENT >

Le Forum économique mondial (FEM) à Davos, en Suisse, et ensuite Mission Québec 2001, en Espagne et en Italie

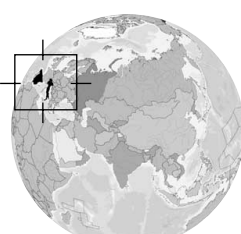
### LES PARTICIPANTS >

À Davos, des chefs d'État, gens d'affaires et politiciens.

Avec Mission Québec 2001, Lucien Bouchard fait son dernier voyage comme homme public à l'étranger.

### INOUBLIABLE >

La grande facilité avec laquelle, malgré les mesures de sécurité draconiennes mises en place par les Suisses, à Davos, on pouvait croiser dans la rue les grands de ce monde, comme Yasser Arafat, qui m'a littéralement renversé (grâce à une plaque de glace!).



# Et alors, comment était le PM?

Lucien Bouchard a conduit sa dernière mission à l'étranger dans la bonne humeur

À son retour d'un périple de presque un mois en Europe en début d'année, qui m'a menée des pics enneigés de la Suisse au soleil frisquet de l'Italie, en passant rapidement par la douce chaleur de l'Espagne, le seul sujet qui semblait intéresser vraiment, c'était le PM. «Comment était le PM?»

Bon. Alors, comment était le PM? Le PM — sobriquet pour premier ministre, en l'occurrence Lucien Bouchard qui effectuait alors son dernier voyage officiel en Europe — allait très bien merci! Mais encore?

Il était charmant, avenant et, surtout, très détendu. C'était manifestement un homme bien dans sa peau, à l'aise avec sa décision, annoncée moins de trois semaines plus tôt, de retourner à la vie privée. Malgré quelques tentatives de la part des journalistes, il s'est refusé avec tact et simplicité à tout commentaire, toute remarque qui aurait pu avoir quelque conséquence politique. Pour rien au monde n'allait-il glisser sur une peau de banane en toute fin de parcours.

Et, loin des caméras et des journalistes? Tout aussi agréable, dit Jean-Yves Duthel, vice-président aux communications à la Société générale de financement, qui était un des organisateurs de la mission. D'autres membres de son entourage qui ont préféré garder l'anonymat ont parlé d'un homme très serein, évidemment libéré, qui assumait par ailleurs la décision qu'il avait prise.

Certes, le PM avait le pas plus léger, mais cela ne signifiait pas que la mission qu'il dirigeait était moins importante, insiste un autre participant qui a aussi opté pour l'anonymat. Au contraire, M. Bouchard était tout aussi rigoureux et exigeant pour cette mission, qui a été l'une des plus importantes qu'il ait jamais réalisées. «Il tenait à ce que cette mission soit un succès. Ce fut une très belle mission.»

En janvier dernier, c'est d'abord le Forum de l'économie mondiale, à Davos en Suisse, qui

m'amène à traverser l'Atlantique. Les journalistes y côtoient Bernard Landry, alors ministre des Finances... mais bientôt premier ministre. Fidèle à son habitude, il y multiplie les contacts.

Ensuite, je rejoins la Mission Québec Europe 2001, une tournée qui devait à l'origine être à la fois politique et économique. Mais quelques jours auparavant, le 10 janvier plus précisément, Lucien Bouchard prend tout le monde par surprise en annonçant qu'il tire sa révérence. Il abandonne la direction du gouvernement du Québec, qu'il aura finalement assumée de janvier 1996 à mars 2001, après avoir été un des fondateurs du Bloc québécois en juin 1991, dont il a dirigé les destinées pendant presque cinq ans.

Néanmoins, la huitième mission économique et la dernière que dirigerait M. Bouchard en tant que premier ministre est maintenue, toutes les activités à caractère politique en ayant été soustraites. Lucien Bouchard se rendra donc à Madrid, en Espagne, et en Italie, à Milan d'abord et ensuite à Rome, où la famille Bouchard sera reçue par le pape Jean-Paul II. C'est le clou du voyage. À tout le moins, c'est ce qui semble soulever le plus d'intérêt au Québec. Après quelques jours de repos en Europe avec sa famille, M. Bouchard se joindra ensuite à Équipe Canada, en Chine.

Hormis le fait que ce soit la dernière sortie importante du premier ministre démissionnaire en Europe, cette mission revêt une importance toute particulière parce que c'est M. Bouchard qui a mis en place la structure des missions Québec telles qu'on les connaît aujourd'hui. C'était d'ailleurs, comme il l'a maintes fois déclaré, un aspect du travail qui lui plaisait beaucoup.

Alors, le long voyage à l'étranger allait se dérouler dans un climat particulier.

«M. Bouchard n'était plus obligé de jouer au PM, raconte Jean-Yves Duthel. Il ressentait moins de stress, et la présence d'Audrey (Best) et des enfants (qui l'ont rejoint à Milan) a aussi

aidé. Les relations humaines étaient plus importantes pendant ce voyage.» Comme organisateur, M. Duthel a été touché d'être là. «C'était émouvant de travailler avec un homme qu'on savait sur le point de partir. Les efforts pour s'assurer d'une superbe réussite ont été quintuplés.»

En fait, selon l'organisateur, l'attitude de tout le monde était différente. Même les journalistes étaient plus gentils... Ils cherchaient moins la bête noire.

M. Duthel, qui connaît pourtant M. Bouchard depuis plusieurs années, a découvert un homme qu'il voyait pour la première fois sous un autre angle: «Un homme amoureux des belles choses.»

C'est à Rome, la dernière étape du voyage et la plus personnelle, qu'on a pu mesurer l'ampleur du changement d'attitude de M. Bouchard. Pour la toute première fois, il a accepté que quelques journalistes fassent une entrevue avec ses deux fils après leur rencontre avec le pape. Il a toujours voulu protéger ses enfants de la vie politique et, n'eût été sa décision de partir, il n'aurait probablement jamais accepté cette intrusion. C'était aussi la première fois que les enfants du couple étaient présents lors d'un événement largement médiatisé.

La famille a été reçue dans le bureau de Jean-Paul II, et non dans la bibliothèque de l'aile est du Vatican, comme c'est la coutume.

«C'est très émouvant. Il a été d'une gentillesse et d'une simplicité tout à fait désarmantes, chaque instant est privilégié avec un homme de cette importance, et c'est un contraste avec sa proximité avec nous, il est très chaleureux, il aime beaucoup les enfants», a déclaré M. Bouchard, ému, après la rencontre familiale avec le souverain pontife.

«On est arrivé dans le bureau, il nous a souri, a dit bonjour et nous a demandé comment ça va. On a dit que ça allait bien, et nous avons embrassé sa bague», a raconté le jeune Alexandre, alors âgé de 11 ans. «Il a été très gentil avec nous, il était en forme», a ajouté son jeune frère Simon.

«C'est un très grand homme, donc, c'est un homme très simple, a dit leur père. Les hommes les plus grands sont les hommes les plus simples.»

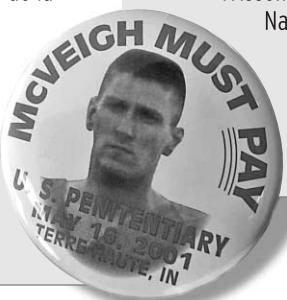
## Juin

**1** - Le petit Sud-Africain **Nkosi Johnson**, symbole de la lutte contre le sida, meurt à Johannesburg des suites de la maladie contre laquelle il s'était battu pendant les 12 années de sa vie.

**3** - **Vivian Barbot** succède à Françoise David à la tête de la Fédération des femmes du Québec.

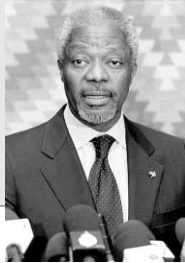
**7** - En Grande-Bretagne, le travailliste **Tony Blair** est réélu pour un second mandat de premier ministre.

**11** - **Timothy McVeigh**, auteur de l'attentat à la bombe d'Oklahoma City, qui a fait 168 morts en avril 1995, est exécuté par injection chimique au pénitencier fédéral de Terre Haute, dans l'Indiana.



**23** - **Yvonne Dionne**, l'une des trois survivantes des célèbres quintuplées nées en Ontario, disparaît (67 ans).

**29** - Le secrétaire général de l'ONU, **Kofi Annan**, est réélu par l'Assemblée générale des Nations unies pour un deuxième mandat de cinq ans. Le 12 octobre, il recevra conjointement avec l'ONU le prix Nobel de la paix.



## Juillet

**3** - Le romancier et polémiste canadien **Mordecai Richler** meurt à 70 ans.

**13** - La ville de Pékin est choisie, devant Toronto et Paris, pour accueillir les Jeux olympiques de 2008.

**16** - Le Belge **Jacques Rogge** est élu président du Comité international olympique devant le Coréen Kim Un-yong et le Canadien Dick Pound. Il succède à Juan Antonio Samaranch.



### YVES BOISVERT SÃO PAULO > BRÉSIL



#### L'ÉVÉNEMENT >

Grand Prix de Formule 1 du Brésil

#### LES PARTICIPANTS >

Le cirque de la Formule 1

#### LES FAITS >

Michael Schumacher se fait doubler par Juan Pablo Montoya, qui montre l'étoffe d'un champion et l'écurie BAR se couvre de ridicule à cause d'une confusion au garage. Les messieurs de Honda n'apprécient pas. Craig Pollock promet des changements. Encore...

#### INOUBLIABLE >

Le délire dans le stade de futbol de Palmeiras, la pluie chaude qui n'arrête pas le match, la viande servie sur des épées au restaurant, les yeux trop grands d'Emi.



# L'espoir à São Paulo

À São Paulo, il y a une course de Formule 1 et une clinique pour soigner les malades du sida.

Mais oui, il y a mille autres choses à São Paulo, je sais bien. Il y a des gratte-ciels à perte de vue et des bidonvilles à perte de parole. Il y a des gens nu-pieds et des usines de Volkswagen. Il y a du café qui s'appelle Pelé et une équipe de futebol que les gens surnomment les Cochons. Il y a des murs très hauts autour des maisons des riches. Et pas toujours de murs dans les maisons des pauvres.

Et puis, pour commencer, il y a 20 millions de personnes. Ça fait pas mal de gens, pour commencer, 20 millions de personnes, et même pour finir.

Alors j'en ai choisi quelques-unes seulement. Celles que j'ai vues au Grand Prix de Formule 1, qu'on m'a envoyé couvrir, au mois d'avril. Et d'autres que j'ai vues, la même semaine, à l'Institut d'immunologie Emilio-Ribas.

L'Institut, au cœur de São Paulo, est un drôle d'endroit pour chercher l'espoir. Et pourtant il s'y trouve. Il se trouve chez Emi, une orpheline de quatre ans grosse comme un bébé de deux ans qui serait maigre. Aussi dans le bureau du docteur Vasco Pedrosa de Lima, le directeur. Et dans la tête de tout le monde qui y travaille.

Pour Emi, quel est l'espoir, quand on a quatre ans, le sida, à peine l'énergie pour se mouvoir et pas de parents ?

L'espoir est de survivre, et peut-être même de vivre. Il y a cinq ans, l'espoir n'existait pas. Depuis, le Brésil, où environ un demi-million de personnes sont infectées, a mis sur pied une stratégie nationale de lutte contre le sida en même temps que la science pharmacologique a progressé de façon spectaculaire.

Le Brésil, au grand déplaisir des groupes pharmaceutiques, a décidé de copier les médicaments antisida, alléguant l'« urgence nationale ». Le pays, le seul en Amérique latine avec un programme universel d'assurance-santé et d'assurance-médi-



Le fils de São Paulo, Rubens Barrichello, pilote chez Ferrari, envoie la main à ses supporters qui n'habitent sûrement pas les bidonvilles...

caments, produit les médicaments dans six laboratoires de l'État.

Si bien qu'au lieu des 12 000 \$ qu'il en coûte aux États-Unis ou en Uruguay pour soigner une personne infectée, il en coûte 4700 \$ US. Le prix a diminué de 70 % au Brésil, contre un maigre 9 % en moyenne ailleurs.

Rosanan Ferreira, infirmière, avait les larmes aux yeux en me disant que, cinq ans plus tôt, elle se demandait chaque matin, en ren-

trant au travail, quel enfant allait mourir ce jour-là. Maintenant, pour chacun, il y a un espoir, m'a-t-elle dit.

« Nous avons 33 000 patients inscrits à l'Institut, et s'ils demeurent infectés, ils peuvent vivre, travailler », dit le directeur.

Les coûts du programme (303 millions l'an dernier) sont largement compensés par les économies : près de 1,2 milliard de

moins en hospitalisation et en médicaments depuis 1997.

Le lendemain de ma visite à l'Institut, j'allais assister à une conférence de presse de Ferrari, dans un grand hôtel de la périphérie de cette ville qui n'en finit plus de périphérer.

De longilignes demoiselles dans des jumpers très rouges et très moulants accueillaient les journalistes venus entendre ce qu'avaient de nouveau à dire les deux pilotes, le champion du monde, Michael Schumacher, et le fils de São Paulo, Rubens Barrichello.

Ce n'était pas terriblement nouveau, mais ce qui l'était encore moins, c'étaient les lamentations annuelles des pilotes débarqués en hélicoptère près de la piste pour inspecter les lieux : mauvais entretien, des bosses partout, la ville est dangereuse, Mme Schumacher est restée à la maison, quelle ville épouvantable...

Je sais bien que leur métier est de piloter des voitures, pas de régler le sort du monde. Que dans les circonstances, ils ne pensent qu'à « ça », c'est-à-dire leur boulot, qui consiste à risquer frôler la mort en roulant à 300 km/h.

Et pourtant, la course du Brésil a été la plus excitante, on pourrait presque dire une des seules dignes d'intérêt de toute la saison. Monaco, cette course ringarde où personne ne peut dépasser, et où seuls ceux qui ne foncent pas dans un mur finissent, est par contre l'une des préférées des pilotes, qui peuvent garer leur bateau à quelques coins de rue de là.

Le spectacle, peut-être que cela n'est pas non plus de leur ressort.

De toute la semaine brésilienne, il ne s'est trouvé qu'un pilote, Jean Alesi, pour dire : arrêtons de nous plaindre, ce n'est pas le grand luxe, mais c'est très décent... Au fait, parlant de luxe, avez-vous vu la ville ?

Alesi a pris sa retraite. S'en trouvera-t-il un autre, cette année, pour dire, juste comme ça, en passant : avez-vous vous où nous courons, aujourd'hui, sur la planète Terre ?

On a droit à ce petit espoir-là.



### SOPHIE COUSINEAU BRÉSIL



#### L'ÉVÉNEMENT >

Le poulx du pays à la veille du Sommet des Amériques, à Québec.

#### PARTICIPANTS MAJEURS >

Rencontres avec Celso Lafer, ministre des Relations extérieures du Brésil; Tarso Genru, maire de Porto Alegre; Luis Frias, président et chef de la direction de Universo Online (UOL), le AOL du Brésil; Maurício Botelho, président de l'avionneur Embraer; les familles des HLM Condomínio dos Anjos et Vila Lupicina Rodrigues de Porto Alegre.

#### INOUBLIABLE >

L'hallucinante jungle de gratte-ciel de São Paulo et les hallucinants caipirinas (avec beaucoup de jus de lime et de sucre de canne pour noyer la cachaça)...



# Vert Brésil

Cela faisait deux heures que l'on roulait dans Brasilândia, un vaste quartier au nord de São Paulo. Deux heures à arpenter les tortueux chemins de terre des favelas, ces bidonvilles qui tapissent à perte de vue les buttes et les terrains vagues. Saoulant.

À un moment, la petite bagnole grise du prêtre québécois Claude Trudel, qui avait gentiment accepté de me guider, reste coincée entre deux abris de fortune construits de bouts de tôle, de planches et de cartons. Des yeux inquisiteurs, où se lisent un mélange de peur et de colère, apparaissent dans les fentes et nous suivent jusqu'à ce que nous sortions du cul-de-sac.

Mon amie Tania m'avait déconseillé de visiter Brasilândia; comme la plupart des Paulistaes, elle craint de se promener dans ces quartiers contrôlés par les trafiquants de drogue et les sectes. Pourtant, comme nous repartons, une gamine sort en courant et nous salue de la main. À ses pieds, la mare d'un tuyau d'arrosage qui sert de fontaine publique. Au-dessus de sa tête, des fils électriques entremêlés raccordés illégalement aux poteaux. Mais elle s'en moque et sourit à pleines dents.

Ce ne sont pas ces sourires, mais les visages défigurés par la douleur qui hantent Jean-Robert Michel, jeune collègue haïtien de Claude Trudel avec qui nous dînons ce jour-là. Chaque année, la ceinture de misère autour des villes industrielles du sud du Brésil s'agrandit avec le flot continu d'immigrants qui quittent leurs villages du nord où ils crèvent de faim. Ils arrivent à Rio, à São Paulo sans travail, sans le sou, avec le seul nom d'un parent chez qui ils pourront crêcher. Ils survivent en fabriquant des bricoles, en mendiant, en volant à la tire, en se prostituant.



À son premier jour à la mairie, Marta Suplicy a tenu à prendre son dîner avec des défavorisés dans le centre-ville de São Paulo.

Jean-Robert Michel, qui aime la musique de Bob Marley et le porto, — la vie quoi ! —, est encore chaviré à notre arrivée par la visite récente d'un homme de son âge, en crise. Il n'a pas trouvé les mots pour le sortir de son désespoir. Jean-Robert ne le dira pas, mais je sens que le doute s'est emparé de lui.

Paradoxalement, de l'espoir, il y en a à São Paulo, peut-être même trop. Vert Brésil ! C'est l'élection de Marta Suplicy à la mairie, il y a un an, qui a soulevé l'enthousiasme. Cette candidate du Parti des travailleurs tente d'instaurer dans cette ville de 10 millions d'habitants une forme de démocratie di-

recte par laquelle ce sont les simples citoyens, réunis en petites assemblées, qui dicent les priorités budgétaires. Un défi titanesque.

C'est à Porto Alegre, capitale de 1,3 million d'habitants du Rio Grande do Sul, l'État le plus au sud du pays, qu'est né ce « budget participatif ». Dans cette agora des temps modernes, plus de 35 000 personnes ont participé l'an passé aux assemblées de leur arrondissement ou à celles, d'intérêt général, sur l'urbanisme, la culture, la taxation ou le transport en commun.

Ces assemblées n'ont rien à voir avec nos « sommets » où les éternelles figures du patronat, des syndicats et des autres lobbies accapa-

rent les micros. Ce sont des gens qui prennent leur courage et s'avancent au micro, l'un pour réclamer une meilleure surveillance policière, l'autre, des cuisines collectives, etc.

Le Parti des travailleurs a instauré le budget participatif après avoir gagné la mairie il y a 12 ans, quand il s'est aperçu que les fonds publics étaient insuffisants pour financer ses promesses électorales; plutôt que d'imposer ses choix, il a laissé les citoyens trancher.

Cette ville est ainsi devenue un modèle de gouvernement pour les opposants à la mondialisation, José Bové en tête, qui louangent la place faite à la société civile. Ainsi, c'est à Porto Alegre qu'ils tiennent leur contre-Forum économique mondial, appelé Forum social mondial.

Porto Alegre, c'est l'antithèse de Davos, ce petit village suisse des Grisons. La plus grande ville au pays des gauchos, ces cow-boys du sud des Amériques, a fait fortune grâce à son port d'eau douce et à ses expéditions de boeuf. Mais dans ce pays aux inégalités criantes, cette fortune a échappé à la majorité. Ainsi, Porto Alegre a sa bonne part de favelas.

La mairie n'a pas les moyens de construire beaucoup de logements sociaux, mais s'enorgueillit de quelques HLM neufs, comme celui prosaïquement appelé le « condo des anges », construit à la demande d'une communauté de squatters. Arildes dos Santos et sa famille ont attendu 16 ans avant d'avoir un toit digne de ce nom. « Nous y voici », me disait-il en sirotant son thé vert devant son immeuble qui sentait encore la peinture fraîche.

Tous sont loin d'y être, mais c'est déjà un début.

# LE GRAND QUIZ DE FIN D'ANNÉE

Ahhh... la période des Fêtes: les bons petits plats, les batailles de boules de neige, les longues soirées à s'exciter autour d'une table en jouant à «Quelques arpents de piège» avec parents et amis. Ah oui, vous aimez les jeux-questions? Ça tombe bien! Les différents secteurs de la rédaction de *La Presse* se sont creusé la tête pour vous concocter 63 questions sur l'actualité, toutes avec un choix de réponses. Alors à vos marques, prêt, partez! Les réponses se trouveront dans notre dernier numéro de l'année, demain en page A2! Amusez-vous bien!



## ACTUALITÉ GÉNÉRALE

1. Gérald Tremblay a remporté les élections municipales à Montréal avec une avance sur Pierre Bourque de:

- a. 25 238 voix
- b. 32 328 voix
- c. 35 328 voix
- d. 37 238 voix

2. Pour une série d'agressions sexuelles commises sur deux fillettes, le boxeur Dave Hilton a été condamné le 9 mai à:

- a. Deux ans de pénitencier
- b. Quatre ans de pénitencier
- c. Sept ans de pénitencier
- d. Dix ans de pénitencier

3. Il était l'avocat des villes autifusions dans le dossier de la loi 170:

- a. Jean Keable
- b. Guy Bertrand
- c. Gérald Tremblay
- d. Maurice Lagacé

4. La multinationale General Motors fermera son usine d'assemblage de Boisbriand en:

- a. Janvier 2002
- b. Mars 2002
- c. Juillet 2002
- d. Septembre 2002

5. Ottawa en a autorisé la consommation pour des fins thérapeutiques l'été dernier:

- a. La cocaïne
- b. Le haschisch
- c. La marijuana
- d. L'ecstasy

6. D'ici quatre ans, tous les Québécois en auront un, a promis Pauline Marois en février 2001:

- a. Un hôpital privé près de chez soi
- b. Un infirmier à domicile en cas de besoin
- c. Un médecin de famille
- d. Un réseau de la santé efficace sans attente aux urgences

7. Le Festival Juste pour rire lui a rendu hommage l'été dernier:

- a. Bernard Tapie
- b. José Bové
- c. Charles Trenet
- d. Louis de Funès

8. Les prénoms les plus fréquemment choisis par des parents francophones en 2000 ont été:

- a. Samuel et Ariane
- b. Michel et Sarah
- c. Oussama et Céline
- d. William et Mégane

13. Une statue à son effigie a été installée en face de l'hôtel de ville de Montréal:

- a. Jean Doré
- b. Jacques Duchesneau
- c. Jean Drapeau
- d. Camillien Houde

14. Un couple homosexuel de cette ville qui affirmait être victime de discriminations a reçu plusieurs marques de sympathie de la population:

- a. Châteauguay
- b. St-Tite-des-Lacs
- c. Pointe-Claire
- d. Lac-Saguy

15. Il a fait une longue grève de la faim pour protester contre le traitement injuste réservé aux pères de famille séparés ou divorcés du Québec:

- a. Marc Labrèche
- b. Jeffrey Loria
- c. Marc Parent
- d. Gordon Sawyer

16. En 10 ans, l'utilisation du Ritalin a augmenté au Québec de:

- a. 200%
- b. 350%
- c. 500%
- d. 750%

17. Par crainte de la vache folle, Ottawa a interdit pendant quelques mois de 2001, l'importation de:

- a. Vaches espagnoles
- b. Lamas péruviens
- c. Boeufs brésiliens
- d. Dindes américaines

9. Au Sommet des Amériques, la GRC a utilisé pour la première fois de nouvelles balles à Québec:

- a. Des balles de caoutchouc
- b. Des balles de tennis
- c. Des balles de foin
- d. Des balles de plastique

10. *La Presse* a révélé l'an dernier que les cols bleus montréalais ont un taux d'absentéisme plus élevé que les autres employés municipaux montréalais. De combien de fois?

- a. De deux fois
- b. De trois fois
- c. De quatre fois
- d. De six fois

11. Ils ont tous deux remporté un prix au Festival des films de Berlin:

- a. Denys Arcand et Pascale Bussièrès
- b. Robert Lévesque et Robert Lepage
- c. Denis Villeneuve et Martine Chartrand
- d. Robert Lepage et Pascale Bussièrès

12. En mars dernier, près de 150 motards criminels étaient arrêtés lors de 200 perquisitions effectuées dans des dizaines de municipalités québécoises. Comment s'appelait l'opération policière:

- a. Dunkin 2001
- b. Coup de poing 2001
- c. Printemps 2001
- d. Justice infinie 2001

18. Le réalisateur du documentaire *Bacon, le film* sur la production porcine québécoise:

- a. Philippe Falardeau
- b. Fabien Cochonou
- c. Hugo Latulippe
- d. Kevin Bacon

JOHN ROTH RÉPÈTE SON DISCOURS AUX EMPLOYÉS DE NORTEL



## ARTS ET SPECTACLES

19 - Quel film a remporté le prestigieux Oscar du meilleur film en 2001?

- a. *Tigre et Dragon*
- b. *Erin Brockovich*
- c. *Traffic*
- d. *Gladiator*

20 - Qui a rafié le titre d'humoriste de l'année au gala des Olivier?

- a. Stéphane Rousseau
- b. Patrick Huard
- c. Jean-Michel Anctil
- d. Yvon Deschamps

25 - À qui a-t-on confié la présidence du jury du Festival des films du monde cette année?

- a. Sophia Loren
- b. Emmanuelle Béart
- c. Francisco Rabal
- d. Jean-Jacques Beineix

26 - Outre le Théâtre du Nouveau Monde, quelle autre institution culturelle québécoise fêtait ses 50 ans cette année?

- a. Le Centre d'arts d'Orford
- b. L'Orchestre symphonique de Montréal
- c. Le Musée des beaux-arts de Montréal
- d. L'Orchestre symphonique de Québec

27 - Quel pianiste québécois nous a offert un marathon Beethoven cet automne?

- a. Marc-André Hamelin
- b. Louis Lortie
- c. Richard Raymond
- d. André Laplante

28 - Laquelle des chansons suivantes des Beatles, toutes chantées par George Harrison, a été écrite par Lennon et McCartney?

- a. *Here Comes The Sun*
- b. *Don't Bother Me*
- c. *Piggies*
- d. *Do You Want To Know A Secret*

## INTERNATIONAL

29 - En janvier 2001, le président de la République démocratique du Congo (ex-Zaïre) a été assassiné, s'appelait-il:

- a. Laurent-Désiré Kabila
- b. Omar Bongo
- c. Mobutu Sese Seko
- d. Patrice-Aimé Lumumba

21 - Quelle chanteuse a décroché le Jutra de la meilleure actrice de soutien en 2001?

- a. Louise Portal
- b. Marie-Jo Thériot
- c. Carole Laure
- d. France D'Amour

22 - Quel chanteur québécois tiendra la vedette de la comédie musicale française *Le Petit Prince* en 2002?

- a. Garou
- b. Bruno Pelletier
- c. Daniel Lavoie
- d. Mario Pelchat

23 - Quel auteur(e) québécois a vu son roman transposé au théâtre par le TMN en 2001?

- a. Réjean Ducharme
- b. Jean-Yves Soucy
- c. Marie Laberge
- d. Michel Tremblay

24 - Quel groupe a joué joué trois fois au Centre Molson à guichets fermés en 2001?

- a. U2
- b. Aerosmith
- c. Les Backstreet Boys
- d. Radiohead

30 - En février 2001, les Israéliens ont élu Ariel Sharon premier ministre. Comment s'appelait son principal adversaire?

- a. Shimon Peres
- b. Ehud Barak
- c. Benjamin Netanyahu
- d. Yitzhak Rabin

31 - En avril 2001, l'ancien président yougoslave Slobodan Milosevic a été:

- a. tué
- b. arrêté
- c. condamné
- d. amnistié

32 - En avril 2001, les Américains ont perdu en Chine:

- a. un avion
- b. un hélicoptère
- c. un bateau
- d. une valise diplomatique

33 - En juin 2001, le Népal a perdu:

- a. son siège aux Nations unies
- b. la moitié de son territoire au profit de l'Inde
- c. le roi, la reine et le prince héritier
- d. la Coupe d'Asie de cricket

34 - En juin 2001, Timothy McVeigh a été exécuté aux États-Unis. Il avait auparavant été reconnu coupable d'un attentat à:

- a. Omaha
- b. Oklahoma City
- c. Salt Lake City
- d. Kansas City

35 - En octobre 2001, le prix Nobel de la Paix a été attribué à:

- a. Tony Blair
- b. Kofi Annan
- c. Lakhdar Brahimi
- d. Boutros Boutros-Ghali

36 - Quelle est la capitale de l'Afghanistan?

- a. Kunduz
- b. Kaboul
- c. Jalalabad
- d. Islamabad

37 - Comment s'appelle l'organisation du Saoudien Oussama Ben Laden?

- a. Jihad
- b. Al-Qaeda
- c. Fatwa
- d. Hezbollah

39 - Après des semaines de suspense, qui a déclaré George W. Bush vainqueur des élections américaines?

- a. Le Congrès
- b. Bill Clinton
- c. La Cour suprême
- d. l'État de la Floride



## POLITIQUE

39 - Le premier ministre Jean Chrétien va célébrer son 40<sup>e</sup> anniversaire de vie politique:

- a. en avril 2003
- b. en avril 2006
- c. en avril 2008

40 - Le chef de l'Alliance canadienne, Stockwell Day, a été élu «Survivor» de l'année par ses pairs à la Chambre des communes.

Vrai ou faux ?

41 - Combien de députés de l'Alliance canadienne ont fait faux bond à Stockwell Day pour former une coalition avec les conservateurs de Joe Clark?

- a. 22
- b. 13
- c. 8

42 - Quelle mesure le gouvernement fédéral a-t-il annoncé en décembre pour augmenter la sécurité dans les aéroports et les avions?

- a. Interdiction de boire du café et de l'alcool dans les avions
- b. Fouille manuelle de tous les bagages
- c. Embauche de policiers armés dans les avions
- d. Détecteur de métal à bord des avions

43 - Quel est le nom du député qui a qualifié Nelson Mandela, l'ancien président de l'Afrique du Sud, fait citoyen d'honneur du Canada, de terroriste et de communiste?

- a. le libéral Denis Coderre
- b. le bloquiste Ghislain Label
- c. l'allianciste Rob Anders

## CLAUDEL TOUSSAINT: FAILLITE PERSONNELLE ET ACCUSATION DE VIOLENCE CONJUGALE



47 - La Commission de la représentation électorale a présenté une nouvelle carte délimitant les 125 circonscriptions de la province pour les prochaines élections générales. Quel en était le fait saillant?

- a. Le Québec passera à 125 comtés.
- b. La Gaspésie gagne des représentants supplémentaires à l'Assemblée nationale
- c. une circonscription crie apparaîtra dans le Nord québécois.
- d. Le poids politique de l'île de Montréal diminue avec la disparition de deux circonscriptions.

51 - Au début de l'automne, GM a annoncé la fermeture de son usine à Boisbriand dès septembre 2002. Au moment de l'annonce, combien de personnes y travaillaient?

- a. 2200
- b. 3100
- c. 1200
- d. 1800

52 - Bell Globemedia a acheté le réseau TQS, en partenariat avec Cogeco. La filiale de BCE possède deux autres médias importants, en tout ou en partie. Lesquels?

- a. *National Post*
- b. réseau CTV
- c. réseau Global
- d. *Globe & Mail*
- e. *La Presse*

53 - Avant de remonter légèrement à la fin de l'année, le dollar canadien a touché un creux historique par rapport à la devise américaine. Que valait le dollar canadien à ce moment?

- a. 63,12 cents US
- b. 62,11 cents US
- c. 62,87 cents US
- d. 62,37 cents US

54 - Lequel des dirigeants suivants n'a pas annoncé, en 2001, qu'il quittait son poste?

- a. Laurent Beaudoin
- b. John Roth
- c. Raymond Bachand
- d. Jacques Bougie

55 - Les marchés boursiers ont offert une piètre performance. À quel moment l'indice TSE 300 de la Bourse de Toronto a-t-il affiché son niveau le plus bas de l'année?

- a. Le 14 septembre
- b. Le 3 octobre
- c. Le 21 septembre
- d. Le 22 août

## ÉCONOMIE

49 - À son deuxième trimestre, Nortel Networks a déclaré la pire perte trimestrielle de l'histoire des entreprises canadiennes, au montant de 19,4 milliards de dollars. Une seule autre entreprise, dans le monde, avait auparavant déclaré une perte plus importante pour un seul trimestre. Laquelle?

- a. Ford
- b. Kraft
- c. General Motor
- d. Procter & Gamble

50 - En mars prochain, la Banque Nationale aura un nouveau chef de la direction. Qui est-ce?

- a. Jean Turmel
- b. Michel Bélanger
- c. Réal Raymond
- d. André Bérard

56 - Le mot récession a été sur toutes les lèvres cette année. Qu'est-ce qui, techniquement, officialise que la récession s'est bel et bien installée?

- a. La croissance du PIB chute de plus de 1% en deux trimestres
- b. La croissance du PIB est négative pendant deux trimestres sur trois
- c. La croissance du chômage est de 0,5% ou plus en six mois
- d. La croissance du PIB est négative pendant deux trimestres consécutifs

## SPORTS

57 - Quel tennisman a remporté les Internationaux du Canada au stade du Maurier?

- a. Andre Agassi
- b. Andrei Pavel
- c. Sébastien Lareau
- d. Gustavo Kuerten

58 - Les Jeux olympiques d'été de 2008 ont été accordés à quelle ville?

- a. Toronto
- b. Athènes
- c. Pékin
- d. Paris

59 - Qui détenait la position de tête lors du départ du Grand Prix du Canada au circuit Gilles-Villeneuve?

- a. Mika Häkkinen
- b. Jacques Villeneuve
- c. Ralf Schumacher
- d. Michael Schumacher

60 - Qui a remporté l'Omni du Canada au club de golf Royal Montréal?

- a. Tiger Woods
- b. Fred Couples
- c. Mike Weir
- d. Scott Verplank

61 - Dans la transaction du Canadien impliquant Martin Rucinsky et Benoit Brunet contre Donald Audette, quel joueur des Stars de Dallas complétait le marché?

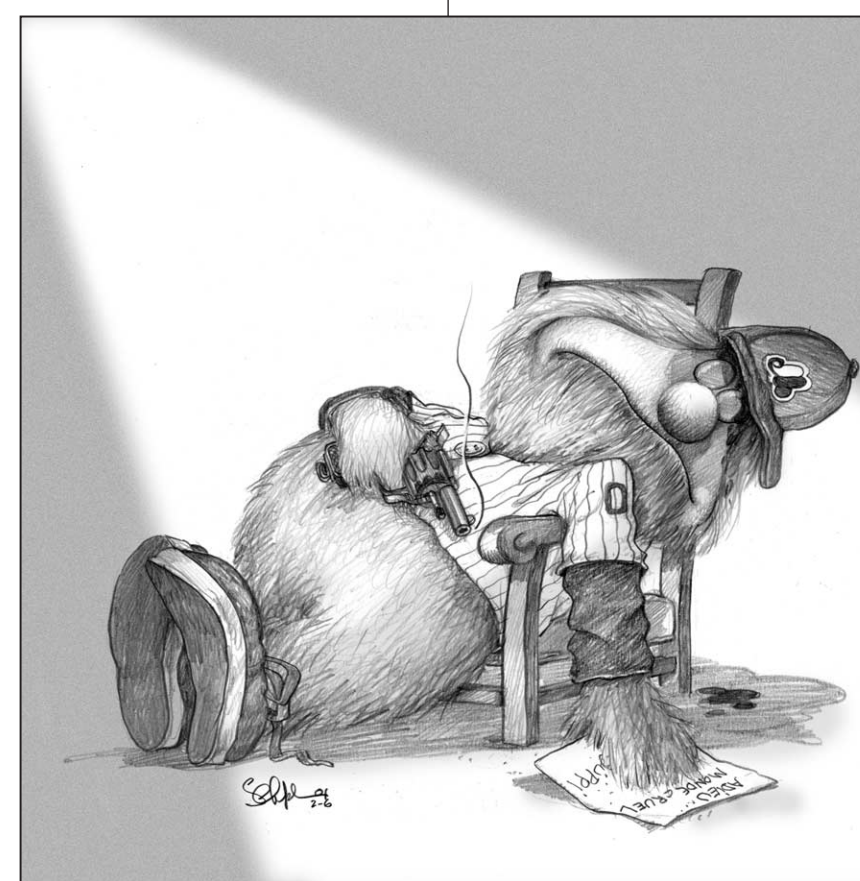
- a. Guy Carbonneau
- b. Kirk Muller
- c. Shaun Van Allen
- d. Andreas Dackell

62 - Qui a été choisi le joueur par excellence des Expos en 2001?

- a. Orlando Cabrera
- b. Vladimir Guerrero
- c. Tim Lincecum
- d. Lee Stevens

63 - Quel ancien lanceur des Expos a remporté le trophée Cy Young en 2001?

- a. Jeff Fassero
- b. Pedro Martinez
- c. Randy Johnson
- d. John Wetteland





**16** – Mort du dessinateur belge Maurice de Bévère, dit **Morris**. Le père de Lucky Luke, des Dalton et de Rantanplan avait 77 ans.

**23** – Malgré la défection des États-Unis, les négociateurs de 178 pays parviennent à un accord pour sauver le protocole de Kyoto sur la réduction des gaz à effet de serre.

**24** – Le poète et musicien québécois **Georges Dor**, auteur de la chanson *La Manic*, s'éteint à 70 ans.



## Août

**15** – Adversaire acharné de la loi 101, l'avocat **Brent Tyler** est élu à la direction d'Alliance Québec.

**24** – Parti de Toronto vers Lisbonne, avec à bord 304 personnes, un avion d'Air Transat à court de kérosène, piloté par le commandant **Robert Piché**, se pose en planant aux Açores.

## Septembre

**2** – À Montréal, du gaz lacrymogène est répandu dans le métro, à la station Berri-UOAM, intoxiquant plus de 200 personnes.

**6** – Le Canadien de Montréal annonce que le capitaine de l'équipe, le centre **Saku Koivu**, est atteint d'un cancer à la cavité abdominale.

**9** – **Ahmed Shah Massoud**, dit le Lion du Panthir, leader de la résistance afghane au régime des talibans, est victime d'un attentat. Il mourra le 15. (48 ans).



**MARIE-CLAUDE LORTIE**  
**TOKYO ET KYOTO, JAPON**



Du 12 au 16 mai 2001

### L'ÉVÉNEMENT >

Un reportage original dont l'objet était d'aller à la découverte du Japon futuriste.

### PARTICIPANTS >

Les Japonais, au quotidien.

### LE CONSTAT >

Malgré une récession interminable, le Japon est entré dans 21<sup>e</sup> siècle quelques années avant tout le monde et demeure un pays à la fine pointe du développement technologique, industriel, commercial, scientifique. Pour le meilleur et pour le pire.

### INOUBLIABLE >

L'impression d'être sur le plateau d'un film de science-fiction en arrivant, dans un train suspendu, au cœur de quartier de Shibuya, à Tokyo, une fois la nuit tombée. Les écrans géants, les affiches en néon hautes de 10 étages, les centaines de milliers de personnes qui marchent dans la rue, la musique à tue-tête, les looks d'enfer des jeunes. Plus surprenant que tout ce qu'on m'avait décrit.



# Le royaume des alicaments

Il y a des personnes qui se ruent sur les monuments célèbres dès qu'elles mettent le pied dans une nouvelle ville ou un nouveau pays. D'autres vont s'asseoir dans un café ou un resto, histoire d'observer les passants. Moi, je vais à l'épicerie, au supermarché, au dépanneur du coin et je regarde les gens et ce qu'ils achètent à manger. À chacun ses portes d'entrée.

C'est donc ce que j'ai fait en arrivant à Tokyo, en mai dernier. Et c'est dans un dépanneur, à quatre coins de rue de mon hôtel qu'a commencé un voyage ahurissant dans l'univers des alicaments, mais surtout de la consommation futuriste, folle et flirtant avec les pires excès, des Japonais.

Le Japon est en récession depuis le début des années 90. Je croyais donc, en partant là-bas, que je trouverais un pays stagnant, une sorte d'ancienne vedette de la science-fiction, aujourd'hui défraîchie.

Certes, j'avais lu dans bien des magazines et sur Internet que le Japon demeurerait le royaume des alicaments, ces produits mi-aliments, médicaments sur lesquels je voulais faire un reportage, parce qu'on les décrit comme les aliments de l'avenir. Ils existent au Japon depuis une quinzaine d'années et commencent à arriver en Amérique du Nord. Mais bon. Je me disais que leur développement avait probablement beaucoup ralenti à cause du marasme économique et je me préparais à bien pédaler pour nourrir mon reportage.

Tu parles! Dès mon arrivée au dépanneur du coin (avec portes automatiques comme dans *Star Trek*, évidemment) je suis tombée sur une tonne de ces produits nutraceutiques. Des gelées aux protéines dans des sacs métalliques de style astronaute, des chocolats au calcium, des jus vitaminés, caféinés et enrichis à satiété de tous les derniers nutriments à la mode, des potions pour accélérer la production de collagène, des nouilles au psyllium, des légumes et des algues exotiques lyophilisées, du jus aux fibres (les Japonais sont obsédés par leurs intestins), des boissons au yaourt qui font baisser la tension artérielle. Et la liste continue encore et encore.

Je me suis vite rendu compte que le Japon, du moins Tokyo, n'est pas un endroit qui fait dans la mesure. On dit que les Américains n'ont aucune idée de ce qu'est la modération. Les Japonais non plus. Du moins, pour certaines choses. La preuve: Shibuya, Shinjuku, Akihabara, entre autres. Quelques quartiers de Tokyo complètement démentiels avec leurs chemins de fer suspendus traversant des canyons de néons, des vidéos géantes qui propulsent les images de vedettes au look humanoïde, des foules grouillantes de milliers de personnes entassées dans le métro ou traversant d'immenses carrefours, le tout sur trame sonore dans la plus pure lignée des Pokémon ou encore mieux, de Démétan. Avez-vous dit hal-lu-ci-nant?

Il y a des gens qui se ruent sur les monuments célèbres quand ils arrivent dans une nouvelle ville. Moi, je suis partie prendre le métro et j'ai été propulsée dans un univers de consom-



Photo Reuters

**Shibuya, Shinjuku, Akihabara... Des quartiers de Tokyo complètement démentiels avec leurs chemins de fer suspendus traversant des canyons de néons et des vidéos géantes qui propulsent les images de vedettes au look humanoïde.**

mation et de folie urbaine propre, mais complètement assourdissant. Des marques, des marques, des marques. Partout. Les Japonais sont fous de marques. Personne ne se promène en public sans son Gucci, son Fendi, son Vuitton, son Burberry, son ci, son ça. Après un moment, ça devient grotesque. Quoi, votre papier toilette n'est pas griffé?

Parlant de toilettes. Saviez-vous que les sièges des toilettes dans les immeubles à bureaux de Tokyo sont souvent chauffés et qu'à côté du bouton de chauffage, il y a un bouton pour mettre de la musique ou alors faire jouer des chants d'oiseau? Les Japonais n'aiment pas s'entendre faire pipi.

Mais ils aiment les faux chants d'oiseau. À Kyoto, j'en ai entendu dehors, dans la rue. On a installé des haut-parleurs sur des poteaux.

En fait, les Japonais aiment beaucoup de choses fausses. À Odaiba, tout nouveau quartier de Tokyo construit sur des terres regagnées à la mer, il y a des centres commerciaux qui reproduisent des lieux d'ailleurs. Un faux village toscain avec façades terre de Sienne et faux ciel bleu avec nuages cotonneux, un faux quartier de Hong Kong avec bruits d'avions, canards laqués en plastique et mialements de chats enregistrés.

Ailleurs en banlieue, on a construit des pentes de ski dans des hangars géants, avec de la neige artificielle, bien entendu. Et à Odaiba, on peut se baigner dans une fausse baie avec une plage artificielle ponctuée de fausses vagues. Dans une immense enceinte signée Toyota, on peut aussi essayer de fausses voitures et faire semblant d'aller à 180 km/h. Quand on négocie une courbe, le mal de coeur, lui, est vrai.

Je suis partie au Japon en mai, peu de temps après avoir couvert les manifestations contre la mondialisation capitaliste à Québec. Je suivais les préparatifs des groupes de manifestants depuis quelques mois. Je venais aussi de terminer une série sur le retour d'une pensée de gauche au Québec. Bref, j'avais entendu et réentendu mille fois, avant de partir, le discours néo-progressiste de l'heure sur les excès de notre univers de publicité et de marketing et sur le culte des marques, résumé par Naomi Klein dans son livre *No Logo*.

Au Japon, je suis débarquée dans la capitale du logo et de la consommation débridée. Comme contraste, on n'aurait pu faire mieux.

J'ai essayé de parler de ces questions avec les Japonais que j'ai rencontrés. Mais même la personne la plus intéressée par le sujet (elles étaient rares) portait un sac à main clairement signé, Prada.



**MARIE-FRANCE LÉGER**  
**MILAN > ITALIE**



Septembre, octobre 2001

### L'ÉVÉNEMENT >

Les collections pour femmes printemps-été 2002

### PARTICIPANTS MAJEURS >

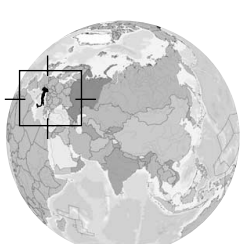
Les plus grands couturiers italiens, dont Armani, Prada, Gucci, Fendi, Versace, Dolce&Gabbana

### LES FAITS >

Premier grand événement de mode après les attentats du 11 septembre. La vie continue.

### INOUBLIABLE >

Le snobisme, la richesse, le raffinement, l'élégance. Une manière de vivre hors de la réalité. À prendre à petites doses.



# Milan: des collections apaisantes dans un monde traumatisé

À u moment des attentats de New York, *La Presse* avait déjà planifié l'envoi d'une journaliste pour assister à la présentation des collections de Milan, les défilés de mode les plus prestigieux au monde avec ceux de Paris. C'était la première fois — à notre connaissance — qu'un journaliste permanent était mandaté officiellement en Italie pour cet événement.

Au moment des attentats, bien sûr, la question s'est posée : dans quelle mesure cette couverture demeurerait-elle encore pertinente? La réponse s'est vite imposée. Malgré l'ampleur de la tragédie qui secouait l'Amérique, la vie ailleurs, la vie en général continuait.

Les organisateurs de la Fiera (la foire) à la Chambre de la mode se sont aussi interrogés. Devaient-ils, à une semaine de la date prévue, annuler un des plus gros show de mode au monde? Il fallait certainement voir plus loin que le côté clinquant de l'événement. C'est un pan de l'industrie planétaire de la mode qui risquait d'en prendre un coup. Et, finalement, malgré l'absence d'acheteurs américains, le feu vert a été donné.

Pour apaiser le traumatisme collectif, un bain de légèreté et de beauté n'était peut-être pas à dédaigner. En effet, ils furent en plus surréalistes, ces défilés, dans une ambiance teintée par la crainte du terrorisme. Plusieurs alertes à la bombe ont retenti dans la ville lombarde au Duomo et au grand magasin La Rinascente. Les policiers étaient partout pour accompagner le ballet diplomatique entourant les premières négociations impliquant l'ancien roi afghan Zahir Shah et la visite en coup de vent de George Bush père.

Les grandes fêtes en marge des défilés ont été annulées en signe de solidarité avec l'Amérique, mais les grands couturiers italiens ont mis le paquet, sans exagération non plus, preuve évidente qu'un show chez Armani, GianFranco Ferré ou Prada peut réconcilier avec la beauté du monde.

On a pu s'amuser davantage chez Donatella Versace, grande diva de la mode, qui a encore une fois joué la Rock Star en lançant un message de courage et d'humanité au début de son défilé. Les Dolce&Gabbana, avec leur image de doux punks, ont apaisé l'assistance en les inondant de roses grimpantes, autant dans la mise en scène que sur leurs vêtements.

Le plus saisissant fut bien sûr de constater que l'incertitude qui frappait l'Amérique pour une rare fois de son histoire ne trouvait pas le même écho en Europe, continent marqué par bien des deuils. Une impression renforcée dans ce monde à part — celui des couturiers — d'apparence fermée, narcissique et autarcique. On a senti une certaine solidarité chez les jeunes designers, chez ceux qui percent, ou qui vendent beaucoup... en Amérique. On ne donnera pas de noms.

Comme tout est mode à Milan, les *I love New York* sur les t-shirts ont fait un tabac. Personne n'est dupe, mais tout le monde aime. Les bonnes idées marketing sont toujours les bienvenues. En effet qui se soucie des travailleurs du World Trade Center quand une ex-Spice Girl ou une actrice de série B, « toute en jambes », assiste à un défilé? Qui pense aux pompiers morts en service quand les amuse-gueule servis à l'hôtel cinq étoiles Principe di Savoia font léviter à chaque bouchée? Qui s'apitoie sur le sort des passagers des avions-suicide quand Giorgio Armani salue ceux qui viennent de vivre un grand moment de création?

Et quand un sursaut de lucidité secoue la torpeur du fan de collections, Roberto Cavalli, le dernier choucou de la mode, est là pour l'anesthésier de nouveau à grand coup de bouteilles individuelles de Moët & Chandon sirotées à la paille. Légèrement décadent, indécent aussi pour les esprits, de plus en plus nombreux, préoccupés par le fossé de plus en plus grand entre les riches et les pauvres. Mais bigrement rafraîchissant dans l'atmosphère surchauffée des temples de la mode.



Photo AP

**Donatella Versace, grande diva de la mode, a encore une fois joué la Rock Star en lançant un message de courage et d'humanité au début de son défilé.**



**11** – L'Amérique frappée au coeur par des attentats: deux avions détournés sont précipités à quelques minutes d'intervalle contre les tours jumelles du World Trade Center à New York – qui s'effondrent – et font plus de 3000 morts ou disparus. Un autre appareil touche le Pentagone à Washington, tuant 189 personnes. Un quatrième s'écrase en Pennsylvanie, faisant 44 victimes. Pour des raisons de sécurité, le trafic aérien aux États-Unis est interrompu pour 48 heures.

**13** – Le secrétaire d'État américain Colin Powell désigne officiellement le milliardaire d'origine saoudienne **Oussama ben Laden** comme l'un des principaux suspects susceptibles d'avoir commandité les attaques terroristes du 11 septembre.



## Octobre

**5** – La mort d'un homme de 63 ans travaillant dans un quotidien de Floride est attribuée au bacille du charbon (anthrax). Pendant tout le mois d'octobre, les États-Unis vivront dans la psychose de la maladie du charbon. Le bacille disséminé par des mains criminelles dans des enveloppes touchera des dizaines de personnes, dont quatre mourront.

**7** – Début des frappes aériennes en Afghanistan: une quarantaine de bombardiers, d'avions de chasse, de sous-marins et de navires de guerre américains et britanniques participent aux premières étapes de l'opération militaire contre les talibans et le réseau d'Oussama ben Laden. Le même jour, la télévision qatarote Al-Jazira diffuse un document vidéo où l'on voit ben Laden remercier Dieu pour les attentats du 11 septembre et menacer les États-Unis.



**CHRISTIANE DESJARDINS**  
DAVIS INLET, LABRADOR



Février 2001

**L'ÉVÉNEMENT >**

*La vie à Davis Inlet, où beaucoup d'adultes se détruisent dans l'alcool, pendant que les enfants inhalent de l'essence.*

**PARTICIPANTS >**

*La communauté de Davis Inlet*

**LE CONSTAT >**

*L'espoir se fonde principalement sur le prochain déménagement de toute la population de Davis Inlet dans un nouveau village.*

**INOUBLIABLE >**

*Le premier jour de notre arrivée, pendant que Robert Skinner prenait des photos d'enfants, ceux-ci se sont emparés de ses mitaines et les ont bourrées de neige. Tout de suite après, une maison s'est mise à flamber. Après deux heures à prendre des photos avec des mitaines trempées, Skinner avait de solides engelures.*



Photo ROBERT SKINNER, La Presse ©

**Pour l'essentiel, les enfants de Davis Inlet sont comme ceux d'ailleurs. Ils courent, rient, jouent des tours, font de la luge, raffolent des bonbons, regardent des cassettes vidéo, ne mettent pas toujours leur tuque pour sortir, attrapent le rhume...**

# L'ennui, c'est que c'est loin

Je ne suis pas fier de moi. J'avais promis d'envoyer la série d'articles réalisée sur Davis Inlet parue dans *La Presse* en mars dernier, à un tas de gens là-bas. À Joseph, à George, à Sam le chasseur, au chef du village, au chef du déménagement... Maintenant qu'on me demande de résumer mon voyage à Davis Inlet pour ce dossier Envoyé spécial, cette promesse non tenue, ce presque mensonge, revient me hanter. Comme elle l'a fait furtivement depuis mars dernier.

C'est ça l'ennui avec le Labrador ou le Grand-Nord, c'est loin. Beaucoup moins que l'Afrique ou le Mexique, c'est vrai. Mais il faut plus de temps pour s'y rendre en raison de l'itinéraire alambiqué. Il y a de ces coins de pays, tout en haut de la carte géographique, qui se fondent dans la brume de nos pensées, une fois qu'on est revenu

dans l'agitation du bas de la carte. Voilà bien le problème.

Quand j'étais là-bas, on me l'a souvent répété. « On nous oublie, on se fiche bien de nous... Par exemple, quand on commande quelque chose d'un grand magasin, très souvent, ils ne nous envoient pas ce qu'on demande. Ils nous font parvenir des articles de fin de série, la mauvaise couleur, pas la bonne taille. Parce qu'on est loin, ils croient qu'on se trouvera déjà bien chanceux d'avoir ça. »

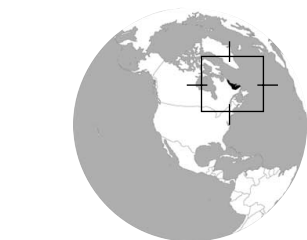
Mais ce n'était pas pour le commerce qu'on nous avait envoyés là-bas, Robert Skinner, le photographe, et moi. C'était pour voir comment allaient les enfants. Pour l'essentiel, les enfants sont comme ceux d'ailleurs. Ils courent, rient, jouent des tours, font de la luge, raffolent des bonbons, regardent des cassettes vidéo, ne mettent pas toujours leur tuque pour sortir, at-

trapent le rhume... Il y a des différences toutefois et là, je sens que je vais faire des petits jaloux. Vu l'absence d'eau courante dans 75 % des maisons, les bains sont réduits au strict minimum, et même bien en deçà pour plusieurs.

Il y a bien sûr les autres, ceux qui reniflent l'essence. Ils ne jouent plus beaucoup, et quand ils rient, c'est tout seul, en regardant dans le vide. On a beau s'y attendre, ça fait un choc de voir des enfants de 12 ans usés comme de vieux alcooliques: les yeux vitreux, les joues zébrées de veines éclatées... Desmond est un peu plus vieux, 17 ans peut-être. Une ombre que l'on voyait rôder à la tombée du jour. Desmond, le nez dans son sac d'essence. Est-il seulement encore en vie ?

On nous avait envoyés là-bas aussi pour voir comment se déroulait la construction du nouveau vil-

lage, à Natuashish, où doivent déménager tous les habitants de Davis Inlet au cours des prochaines années. « THE » project, comme dirait l'autre. Des maisons isolées avec sous-sol en ciment, l'eau courante dans toutes les demeures, des vrais toilettes au lieu des « buckets » qu'on déverse à côté de la porte, et même des bornes-fontaines dans les rues... Plein gaz, Natuashish est à 30 minutes de moto-neige du village actuel. Cajetan Rich, chef du déménagement, nous y avait conduits une fin d'après-midi. En revenant, le soir tombait, le froid s'incrustait. Dans ce grand désert blanc, sans aucun repère, on suivait le chef à la trace comme deux pingouins. Le chef connaît le coin comme le fond de sa poche. Et, ce qui ne gâche rien, il a un téléphone satellite dans son autre poche...



**JUDITH LACHAPELLE**  
MIDWEST AMÉRICAIN ET CALIFORNIE



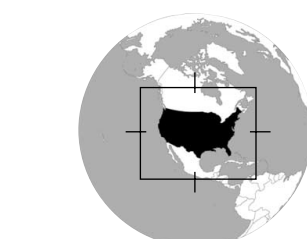
Du 10 au 24 novembre 2001

**L'ÉVÉNEMENT >**

*Plus de deux mois après les attentats du 11 septembre, les Américains se préparaient à célébrer leur Thanksgiving, la fête familiale presque plus importante que Noël. Certains, paralysés par la peur de prendre l'avion, n'ont pu se joindre au reste de leur famille. D'autres ont goûté chaque minute de cette réunion de famille. Depuis le 11 septembre, une certaine confiance en la vie s'est envolée.*

**INOUBLIABLE >**

*La question la plus souvent entendue dans les bleds du Wisconsin: « Journaliste? De Montréal? Mais que faites-vous ici? Vous êtes perdue ou quoi? »*



# Les étranges invités de Margaret

« Nous sommes réunis aujourd'hui, tous les membres de la famille. Ceux qui le sont par le sang, ceux qui le sont par choix. Comptons-nous chanceux de n'avoir aucune chaise vide, comme c'est le cas pour tant de familles aujourd'hui. »

J'ai regardé autour de la table; nous étions 12. Margaret a regardé tendrement ses deux filles et son frère à sa droite, puis les autres, amis et invités, qui allaient partager ce repas très spécial de Thanksgiving. Nous avons baissé la tête en songeant à « ce jour-là », quand les avions ont été détournés sur la côte Est. À l'autre bout de l'Amérique, dans une banlieue tranquille de la baie de San Francisco, Margaret a souri en voyant ses invités se serrer les coudes autour de la table. Personne n'aurait osé se plaindre que la table était un peu juste.

J'avais rencontré Bill par hasard sur le campus de l'Université de Californie à Berkeley; il essayait de remettre calmement en question l'existence de Dieu avec une jeune musulmane et un républicain. Le ton a monté, les deux autres ne voulaient rien entendre de ses arguments, puis Bill m'a soudainement mêlée à la conversation alors que je demandais innocemment mon chemin. Les deux autres ont profité de la fin du lunch pour s'éclipser.

« Et toi ? T'as pas de cours ? — Moi ? Non, je ne suis plus étudiant. Je m'amuse simplement à venir faire un tour ici, une fois de temps en temps. J'aime la vie ici, les idées qui sont débattues, les gens qui ont encore le goût de changer le monde. C'est difficile à trouver dans la vraie vie, dès qu'on sort du campus... »

Je venais tout juste de terminer mes articles sur Thanksgiving. J'avais passé une semaine dans le Mid-



Photothèque AP

La baie de San Francisco.

west à entendre parler de dinde rôtie, de purée de pommes de terre, de tarte à la citrouille. Je savais exactement de quoi devait avoir l'air un vrai dîner de Thanksgiving sans jamais en avoir vu. Ça manquait à ma culture, a décrété Bill, en m'invitant spontanément au dîner qu'il allait préparer le jeudi suivant chez Margaret. « Tu verras, il n'y aura pas que des gens de la famille, on invite aussi beaucoup d'amis. » Pendant une seconde, j'ai pensé au Dîner de cons... puis j'ai secoué la tête et j'ai noté l'adresse en essayant de ne pas rire.

■ ■ ■ Dans le Midwest, on se sent loin de New York, encore plus de l'Afghanistan. Je n'ai pas senti de colère ou de haine chez les gens que j'ai croisés en Illinois, au Wisconsin, en Iowa ou au Minnesota. Plutôt de la résignation. « Le président doit savoir ce qu'il fait », soupiraient-ils.

Un après-midi, la télé du Wooden Nickel Saloon de Ferryville,

sur la rive du Mississippi, a montré les premières images des Afghanes sans burqa. Pendant un moment, les clients ont cessé de parler de l'ouverture prochaine de la chasse au chevreuil ou de la meilleure manière de farcir une dinde. Puis les conversations ont repris, comme si de rien n'était.

Et pourtant. Ces images ont touché les Américains, ceux qui se résignaient à la guerre et ceux qui la combattaient jusque-là. La guerre aurait-elle un bon côté ? Bill a avoué qu'il n'était plus aussi pacifiste qu'il croyait l'être. Pour lui et pour d'autres, la guerre ne pouvait faire que des perdants. La libération de Kaboul a chamboulé leurs convictions.

■ ■ ■ Au Wisconsin, quand je disais que je m'en allais en Californie, on souriait poliment. « California ? Strange people out there... » avait dit Dave Kleppe en se retenant de rire. Bizarres, les Californiens ? Pour les conservateurs du Wisconsin,

on pouvait difficilement trouver plus étrange. Ne sont-ils pas tous végétariens sur la côte Ouest ? Et militants pacifistes extrêmes ? Toujours en contradiction avec le reste du pays ? Le comble, pour les fermiers Jane et Doug Mueller, c'était leur belle-soeur californienne. « L'an dernier, elle avait mélangé des pommes aux pommes de terre en purée pour Thanksgiving », a raconté Mme Mueller, en plissant le nez. « Des pommes, vraiment ! Eh bien ! Ces gens-là, ils doivent toujours faire différemment des autres ! »

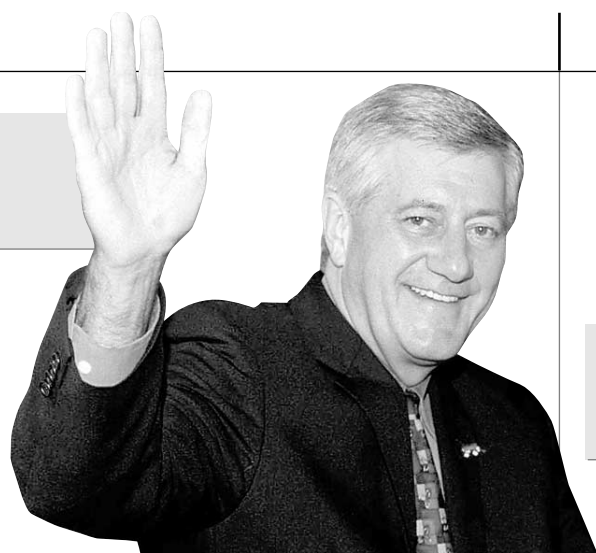
Chez Margaret, on a bien ri de cette réputation. « Mais c'est peut-être vrai qu'on est un peu bizarre », a rigolé le gendre de Margaret, en désignant les convives. Il y avait là une vénérable tante allemande excentrique convertie au judaïsme après la guerre, une artiste-gypsie israëlo-hongroise, un ingénieur physique passionné par les nanotechnologies, un informaticien placide, un écolo en train de bâtir la maison de l'avenir, deux jeunes femmes qui se chamaillaient en riant comme si elles avaient 12 ans, un végétarien... et une journaliste avec un drôle d'accent exotique qui venait enquêter sur les moeurs américaines. « Ce n'est pas un vrai dîner de Thanksgiving, a dit la jeune artiste-gypsie. Dans les vrais dîners, tout le monde se déteste ! Ici, c'est comme si chacun avait choisi d'être là. »

À la fin du repas, les invités ont pris congé en bâillant. « Qu'écriras-tu à notre sujet ? Diras-tu à tout le monde que nous sommes vraiment étranges ? », me taquinait-on. Margaret les a envoyés promener. « Tu écriras ce que tu veux dans ton journal, m'a-t-elle chuchoté en m'embrassant. Je ne suis pas inquiète. J'aime ma famille comme elle est ! »

**16** - Le premier ministre de l'Ontario, **Mike Harris**, annonce sa démission pour des raisons d'ordre personnel.

**25** - La Ville de Montréal obtient les Jeux gays de 2006.

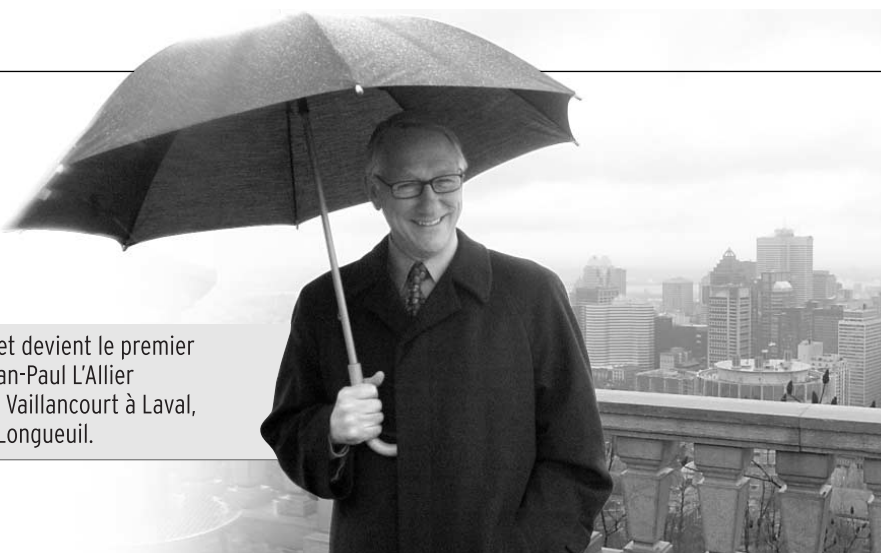
**31** - Mort de **Solange Chaput-Rolland**, journaliste, députée et sénatrice (82 ans).



## Novembre

**2** - Le gouvernement fédéral américain s'entend à l'amiable avec Microsoft pour régler une poursuite intentée en vertu de la loi antitrust. Plusieurs États américains qui étaient partie prenante dans cette poursuite refusent toutefois cet accord.

**4** - **Gérald Tremblay** évince Pierre Bourque, et devient le premier maire de Montréal étendue à toute son île. Jean-Paul L'Allier l'emporte à Québec, Jean Garon à Lévis, Gilles Vaillancourt à Laval, Yves Ducharme à Gatineau, Jacques Olivier à Longueuil.



### MARIE-CLAUDE MALBOËUF VERAPAZ > SALVADOR



Février 2001  
**L'ÉVÈNEMENT >**  
*Le grand tremblement de terre du 13 février, aussi dévastateur que celui du 13 janvier.*

**LES PARTICIPANTS >**  
*La Croix-Rouge et d'autres organismes d'aide humanitaire.*

**LE CONSTAT >**  
*Un habitant sur quatre jeté à la rue; plus de 400 morts et 3000 blessés, 45 000 habitations détruites, sans compter les routes, écoles et hôpitaux, toujours en voie d'être reconstruits.*

**INOUBLIABLE >**  
*Cinq, 10, 15 enfants souriants qui s'avancent entre les ruines, tenant chacun à bout de bras une assiette remplie de nourriture.*



Je les ai trouvées grâce au son de la télévision qui résonnait dans les décombres. Elles écoutaient un feuilleton de fin d'après-midi. La scène était surréaliste: des grands-mères en robes fleuries, tranquillement assises dans un village à 95 % pulvérisé par un effroyable tremblement de terre...

J'étais au Salvador, plus précisément à Verapaz, minuscule village rocheux perdu à des années-lumière de San Salvador et de ses gratte-ciels modernes. J'ai fait comme s'il n'y avait rien de plus normal que de regarder la télé après un tremblement de terre. Elles n'ont rien dit en voyant arriver mon taxi jaune banane. Même si un taxi jaune banane, ça a finalement beaucoup en commun avec une soucoupe volante quand ça s'échoue à 50 km de la capitale, dans un champ de décombres, à la nuit tombante.

L'électricité venait tout juste d'être rétablie après six jours d'attente. Mais il n'y avait plus de murs, plus de plafond pour visser la moindre ampoule. C'est pour ça qu'elles avaient branché leur télé sur le trottoir. Et aussi, j'imagine, parce qu'elles commençaient à avoir très envie d'oublier leur vie en miettes.

Je pensais trouver des gens figés dans leur malheur, aussi effondrés que leurs 2000 maisons d'argile. Mais ils n'ont pas arrêté de renier leur décor. Je les ai vus rouler à bicyclette entre les monticules de roches, balayer un enclos à poules tout autour de leur lit, se promener main dans la main entre deux haies de ruines. Au parc, il y avait même un vendeur de frites.

J'avais décidé de passer la nuit avec eux pour savoir ce qui se produit quand les caméras et les secours repartent et qu'il n'y a plus d'école, plus de travail, plus d'église, plus de mairie...

Je le sais maintenant: une attente interminable.

« Le jour, ça va, il y a tellement à faire. Mais on ne dort pas de la

# Une ardente patience



Un vendeur de glaces regarde avec dépit une cicatrice laissée dans une rue d'Armenia, ville à proximité de San Salvador, par un des terribles tremblements de terre qui ont secoué le Salvador au début de 2001.

de poutres et de roches. De l'autre côté, il y avait un lit et au milieu du lit, son petit garçon qui jouait. Avec son mari et son frère, elle a tendu une toile de plastique pour le protéger de la pluie. Le petit garçon s'est mis à sauter sur le lit pour faire crisser la toile. Les poules se promenaient tout autour. Par terre, plein d'objets tordus, irrécupérables.

Il n'y avait rien à faire, mais Occlina ne voulait pas dormir par peur des voleurs. De toute façon, elle ne le pouvait pas. Nous avons parlé de son oncle qui vit à Montréal et qui lui avait envoyé une carte postale pour lui montrer la neige. Vers 2 ou 3 h du matin, elle a cessé de parler et s'est étendue les yeux grands ouverts. Ils se sont emplis d'eau. La nuit lui faisait apparemment le même effet que mes questions. « Qu'allez-vous faire demain? Et après-demain? Et l'an prochain? » Pendant ses insomnies, elle cherchait la réponse.

L'aube n'était pas encore arrivée et je n'en pouvais déjà plus d'égrener les secondes. De l'autre côté de la « maison », mon chauffeur de taxi avait disparu. Pour la première fois, j'ai eu un tout petit peu peur. Pas peur du noir ni des chiens errants. Peur de me retrouver tout aussi oubliée qu'eux.

Mon taxi a évidemment reparu. Mais Occlina en a passé combien, depuis, des nuits de veille. Cent? Deux cents? Mille?

J'ai lu que les gens de la Croix-Rouge sont retournés à Verapaz pour aider les adultes et faire jouer les enfants. Le gouvernement a fait appel aux étrangers et aux expatriés pour redonner un toit aux 1,5 million de sinistrés. Mais tout le monde savait que la reconstruction prendrait des mois et des mois; les plus pessimistes disaient même des années.

J'ai bien dû penser à Occlina une vingtaine de fois depuis mon retour. J'ai quitté le Salvador depuis 10 mois. Au moment où vous lisez ces lignes, tout indique qu'elle passe encore ses nuits à attendre dans le noir.

nuit », m'avait bien prévenue mon hôtesse Occlina.

Nous avons mangé dans la rue. Les voisins avaient extirpé du chaos quelques chaises, des mate-

les gorgés de poussière, une table à trois pattes. Vers 23 h, Occlina a sorti sa lampe de poche pour que je puisse, en les gravissant, les restes de sa maison: un périlleux amas

### JOONEED KHAN KINSHASA > RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

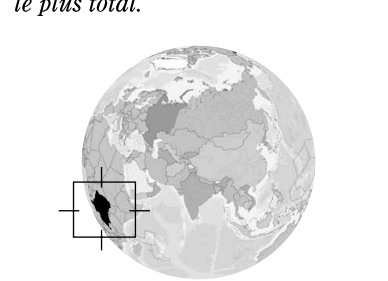


Février 2001  
**L'ÉVÈNEMENT >**  
*L'impact de l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila*

**LES PARTICIPANTS >**  
*Les successeurs de Kabila, les ennemis et alliés, l'ONU*

**LES FAITS >**  
*Calme étonnant durant la transition*

**INOUBLIABLE >**  
*La grande dignité des Congolais, et leur durabilité, dans le dénuement le plus total.*



« Retour de l'insécurité à Kinshasa », martèlent ces jours-ci les listes de nouvelles que je reçois tous les jours par courriel sur la RDC (République démocratique du Congo).

Heurts meurtriers à l'Unikin (Université de Kinshasa), arrestations et torture de chefs de l'opposition non armée, les rapports inquiètent, surtout que les forces d'occupation remobilisent à l'approche d'une ronde du Dialogue intercongolais en janvier à Bruxelles.

L'insécurité y était déjà grande lors de mon séjour en février pour un reportage dans la foulée de l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila: je fus arrêté au moins trois fois en deux semaines, et délesté d'environ 1000 \$US par des agents, en uniforme et en civil, à l'intérieur même de leurs bureaux!

La première arrestation fut assez « correcte ». Rentrant d'une visite à un projet de cantine scolaire de l'ONG québécoise Développement et Paix à Kingasani, dans la banlieue est de Kinshasa, je m'arrêtais dans Masina au marché public de l'Arrêt Pascal, appelé « la petite Chine », pour prendre une photo de l'immense foule s'affairant sur les lieux.

Trois ou quatre hommes en civil nous demandèrent de les suivre au poste. Jean-Pierre, garde du corps fourni par le collègue Modeste Mutinga, du quotidien kinois *Le Potentiel*, piqua une colère. Je m'efforçais de le calmer, avec l'aide de Kafuti, le chauffeur, pour ne pas envenimer la situation, tout en exhibant mes accréditations, obtenues à fort prix et après deux jours de démarches au ministère de l'Information.

Les documents, avec ma photo, étaient signés du ministre de l'Information Sakombi lui-même, patron en plus des CPP (Comités de pouvoir populaire) qui quadrillent le terrain. « Ici l'autorité, c'est nous, dit l'un d'eux, il fallait notre permission pour faire des photos. » « Il faut saisir l'appareil, il a photographié des ordures pour ternir l'image du pays », répétait un autre, le plus agité du groupe.

# Volé au Congo par des policiers

Je fus interrogé près de trois heures dans un petit bureau près du marché par le président du CPP local. Il y avait un va-et-vient d'individus avec des questions diverses. Mon sac, avec mes documents de voyage et mon argent (dollars américains et francs congolais), me fut laissé — les services de l'auberge où je logeais n'étaient pas plus fiables. Mais l'agité partit avec l'appareil photo.

À un moment, tout le monde s'est retiré, le président emportant mes documents, me laissant seul avec un jeune homme qui répétait: « Tout ça peut se régler, vous savez quoi faire. » Craignant d'être aussi accusé de tentative de corruption et décidé à voir l'affaire jusqu'au bout, je ne fis rien; l'agité revint disant que j'allais être « verbalisé » — c'est-à-dire qu'ils allaient me dresser un procès-verbal, ce qui « judiciaire », et complique, l'affaire.

Dans une pièce voisine, un fonctionnaire, assis devant une vieille machine à écrire, allait taper mon nom sur une feuille sale quand le président m'a reconvoqué dans son bureau. Un « tribunal populaire » siégeait, composé du chef de police, du responsable des FAP (Forces d'autodéfense populaire) — l'agité —, de celui de l'ANR (Agence nationale de renseignements), et de trois ou quatre autres personnes.

Après reprise des explications de part et d'autre, et expressions de bonne foi de ma part, l'agent de l'ANR proposa que je signe un engagement à « ne rien publier qui nuise à l'image du Congo ». J'acceptai et je rédigeai même le texte que je signai devant eux. L'agité des FAP insista pour garder l'appareil photo, refusant mon offre de lui céder le film; les autres s'interposèrent, et le président du CPP rappela fermement que « l'autorité politique ici, c'est moi ».

Je fus libéré, avec mon sac, mes documents, mon argent et mon appareil photo. Dehors, Kafuti avait alerté Mutinga, qui avait alerté des ministres et l'ambassade du Canada. Un reporter de l'Agence d'information du Congo (AIC) nous ac-



Laurent-Désiré Kabila.

nous et demanda à Kafuti de s'arrêter dans un endroit désert. Kafuti s'emporta de plus belle. Le policier menaça de l'arrêter. La bagarre se déroula en lingala, Jean-Pierre traduisait. On se ramassa enfin au poste, sis dans un conteneur non loin de là.

Une douzaine d'individus se précipitèrent sur moi, les uns s'emparant de mon sac, les autres de l'appareil photo. Je fus enfin sommé de vider mon sac sur une table. Il y avait des liasses de dollars américains et de francs congolais que je venais de changer. Tout le monde décida de compter l'argent, feignant d'examiner chaque billet vert « pour établir s'ils ne sont pas faux ». Mon passeport, mon billet d'avion, mes accréditations furent examinés pêle-mêle. C'était dur de tout surveiller. L'épreuve dura une éternité. On menaça de me verbaliser.

Jusqu'à l'arrivée de Mutinga, alerté par Kafuti. Tapes dans le dos, saluts fraternels. Le journaliste était bien connu des flics, qui l'avaient souvent arrêté. « Donne-moi des francs », dit-il, et s'empara de plusieurs liasses, jusqu'à 200 \$ peut-être, qu'il distribua à la ronde. Je ramassai mes affaires éparpillées et partis avec Mutinga. En recomptant mon argent dans la voiture, il me manquait au moins 600 \$.

Vers la fin de mon séjour, je décidai d'aller sur le campus de l'Unikin avec un professeur. Je n'avais pas rendez-vous; personne ne voulait assumer ma présence sur les lieux. Je pus remettre à un prof une lettre de son fils étudiant à Montréal et parler à des étudiants. À mon départ, un policier en uniforme me demanda de le suivre au poste. Son chef, cravaté et costumé malgré la chaleur torride, m'expliqua la dureté de sa mission — une centaine de policiers pour 25 000 étudiants, et toute cette agitation politique.

Vidant le contenu de mon sac sur son pupitre, il prit deux billets de 100 \$ US, les mit de côté, et me dit que je pouvais partir. Et il me serra la main!



19 - L'artiste peintre et verrière québécoise **Marcelle Ferron**, signataire, en 1948, du manifeste automatiste *Refus global*, meurt à 77 ans.

## Novembre

**6** - Réunie en Illinois, la Ligue majeure de baseball prononce la dissolution de deux équipes, dont, tôt ou tard, les Expos de Montréal.

**10** - L'Organisation mondiale du commerce (OMC), réunie au Qatar, approuve la demande d'adhésion de la Chine, après plus de 15 ans de négociations.

**10** - Les talibans reconnaissent avoir perdu Mazar-e-Charif, principale ville du nord de l'Afghanistan, tombée la veille aux mains de l'Alliance du Nord.

**12** - Un Airbus d'American Airlines à destination de la République dominicaine s'écrase juste après son décollage de l'aéroport Kennedy sur un quartier résidentiel du Queens, provoquant la mort des 260 occupants et de cinq autres personnes au sol.

**13** - Les combattants de l'Alliance du Nord entrent dans Kaboul, capitale désertée par les talibans, et prennent aussi le contrôle de la ville de Jalalabad, dans l'est du pays.

**25** - Les forces antitalibans prennent le contrôle de Kunduz, dernière poche de résistance des miliciens fondamentalistes et de leurs alliés étrangers dans le nord de l'Afghanistan.

**29** - Le musicien et ancien Beatle **George Harrison** s'éteint à 58 ans.



**MATHIEU PERREULT**  
**CORÉE DU NORD**



Du 27 février au 21 mars 2001

**L'ÉVÉNEMENT >**

La présentation au gouvernement nord-coréen des lettres de créance de l'ambassadeur du Canada en Chine, à l'occasion de l'ouverture des relations diplomatiques entre le Canada et la Corée du Nord. L'occasion de réussir à obtenir un rarissime visa de journaliste.

**LE CONSTAT >**

Impossible de rester plus de cinq jours, malgré les demandes pour prolonger le séjour à 10 jours. Impossible de sortir de Pyongyang. Par contre, liberté de parler avec des gens rencontrés « par hasard » — qui par hasard répétaient les mêmes phrases creuses que nos conseillers politiques.

**INOUBLIABLE >**

«Nous n'avons pas pu leur enlever la certitude que le slogan du Globe and Mail, «Canada's National Newspaper», signifie qu'il est écrit par le gouvernement canadien» — un diplomate canadien parlant de ses homologues nord-coréens



# Poser devant Kim Il-sung

**M**oon ne se faisait jamais prier : chaque fois que je lui demandais de poser avec moi devant une statue de Kim Il-sung, une fresque appelant les travailleurs nord-coréens à redoubler d'efforts, ou un monument montrant la marche irrésistible du peuple contre les oppresseurs japonais ou américains, il acceptait toujours avec un grand sourire.

À voir son air protocolaire, mains derrière le dos, jambes écartées, j'éprouvais toujours un certain malaise. J'avais l'impression de trahir son enthousiasme. Mon « conseiller politique », qui devait me guider autant que me surveiller durant mon reportage en Corée du Nord, pensait-il vraiment que je vouais aux monuments nord-coréens le même respect qu'à la cathédrale Notre-Dame à Paris, à l'Empire State Building, au Colisée de Rome, aux temples bouddhiques de Kyoto, entre autres merveilles du monde ?

Je voyais la photo telle qu'elle serait publiée dans *La Presse*, avec un article décrivant la folie autarcique de la Corée du Nord, le ridicule des immenses slogans rouges qui exhortent à « Vivre à la manière des héros industriels », l'anachronisme des gigantesques sculptures représentant le marteau et la faucille, symboles auxquels le père de la patrie Kim Il-sung avait ajouté le crayon de l'intellectuel pour bien marquer l'originalité du système nord-coréen. Et malgré le ton bourru de M. Moon quand les journalistes de notre groupe abordaient sans permission des passants, malgré le fait qu'il refuse de nous laisser sortir de Pyongyang, j'avais honte. M. Moon semblait si fier de poser avec moi.

Toute la semaine, j'ai essayé de percer la langue de bois des Coréens que je rencontrais. Plusieurs semblaient intelligents, avaient voyagé hors de Corée du Nord, avaient travaillé avec des étrangers familiers avec la démocratie. Passe encore de croire à la propriété collective des moyens de production, une théorie qui semble avoir toujours échoué, mais qui a le charme de l'utopie. Mais comment peut-on raisonnablement défier un militaire devenu homme d'État, qui a liquidé ses anciens camarades pour rester seul au pouvoir ?

**Avant-garde**

La Corée a connu un XX<sup>e</sup> siècle sanglant. Occupation japonaise, puis américano-soviétique, guerre civile entre le Nord communiste et le Sud pro-américain entre 1950 et 1953, suivie d'une menace d'invasion du Sud par le Nord qui perdure encore aujourd'hui. Kim Il-sung, un ancien chef de la résistance aux Japonais, a mené la Corée du Nord d'une main de fer jusqu'à sa mort, en 1994. Son fils Kim Jong-il, le « Cher Leader », a repris le flambeau. Kim Il-sung, le



Un groupe de Nord-Coréens rend hommage à Kim Il-sung devant une statue de 18 mètres à son effigie au centre de Pyongyang.

« Grand Leader », a imposé une idéologie d'autarcie appelée Juche, qui a fonctionné parce que l'Union soviétique lui échangeait du pétrole contre des biens de consommation de mauvaise qualité. Depuis une dizaine d'années, la Corée du Nord meurt de faim, mais le régime ne lâche pas sa poigne — alors que le Sud connaît une remarquable démocratisation.

J'ai mis deux ans à obtenir un visa pour la Corée du Nord. J'ai finalement pu joindre, avec trois autres journalistes, une délégation de l'ambassade canadienne à Pékin, qui s'est rendue dans la capitale, Pyongyang, en février dernier. L'ambassadeur allait établir officiellement des

relations diplomatiques avec la Corée du Nord. Malgré toutes mes protestations, je n'ai pas réussi à prolonger mon séjour au-delà des cinq jours de la visite protocolaire.

Arrivés sur place, deux conseillers politiques — appelés très justement « minders » en anglais — nous attendaient. Leur but : nous prouver que la Corée du Nord était une société normale où tout le monde était heureux. C'était une mission impossible.

À la maternité, le travail de techniciens dans un laboratoire était visiblement arrangé avec le gros des vues : les imprimantes de leurs calculatrices n'avaient pas de papier ni d'écran, et ils se sont éclipsés dès que notre délégation est passée dans une autre salle. À l'orphelinat, une puéricultrice m'a expliqué sans rire que les triplés dont elle s'occupait s'appelaient Byol, Dong et Dae parce que Byoldongdae signifie « avant-garde ». Le mausolée en l'honneur de Kim Il-sung était tellement solennel qu'en approchant du cercueil vitré, autour duquel défilait une file de Coréens endeuillés, j'ai dû réprimer une envie de faire un signe de croix. (L'anecdote a fait sourire mon beau-père, ancien prof de pastorale.)

**Guerre des nerfs**

Mais au-delà de ces ratés, M. Moon n'a pas failli à sa tâche : je n'ai pas réussi à parler franchement avec un Nord-Coréen. Chaque fois, la langue de bois ressortait : gloire à Kim Il-sung et Kim Jong-il ; Juche nous assurera la prospérité ; l'impérialisme américain est responsable de nos difficultés. Durant un souper protocolaire, je pensais bien pouvoir enfin parler sérieusement quand on m'a présenté un fonctionnaire nord-coréen qui avait habité Cuba : l'alcool et l'espagnol aidant, me disais-je, j'ai une chance de lui faire baisser la garde. Peine perdue : quand j'ai demandé à mon hispanophile s'il pensait que les Coréens du Sud voteraient pour Kim Jong-il après la réunification, il m'a confié d'un air conspirateur que le « Cher Leader » était très populaire au Sud.

Exaspéré, un de mes collègues journalistes a un soir pris à partie un autre conseiller politique, alors que nous finissions la journée autour d'un verre. « Tu sais que le gouvernement canadien n'a aucun contrôle sur ce que nous allons écrire, n'est-ce pas ? » lui a-t-il demandé à plusieurs reprises. Notre hôte s'est levé de table pour aller chercher à boire, s'est tortillé sur sa chaise, a changé de sujet, mais n'a pas répondu à la question. Dans l'ascenseur qui nous ramenait à nos chambres, un autre journaliste du groupe a apostrophé l'indiscret, lui reprochant de miner nos chances d'obtenir la permission de sortir de la ville. La guerre des nerfs des Coréens du Nord avait au moins réussi à diviser l'ennemi.



**ALEXANDRE PRATT**  
**MOSCOU, RUSSIE**



Juillet 2001

**L'ÉVÉNEMENT >**

112<sup>e</sup> session du Comité international olympique.

**PARTICIPANTS >**

Le président sortant Juan Antonio Samaranch, son successeur Jacques Rogge, le Montréalais Richard Pound, le Sud-Coréen Kim Un-Yong. Des délégations de Paris, Pékin et Toronto afin de soutenir les candidatures pour l'organisation des Jeux d'été de 2008.

**FAITS >**

Élection d'un nouveau président du CIO, Jacques Rogge, et de la ville hôte des Jeux de 2008, Pékin.

**INOUBLIABLE >**

«Richard Pound, défait, qui fait dos à Jacques Rogge pendant la conférence de presse de ce dernier. Un photographe assis à mes côtés a immortalisé le moment. Les relations entre les deux hommes sont tendues depuis ce jour.»



# En marge des nouveaux Russes

**L**e dernier *pelmeni* au porc se laissait désirer dans le fond de l'assiette. Un coup de fourchette allait bientôt l'achever.

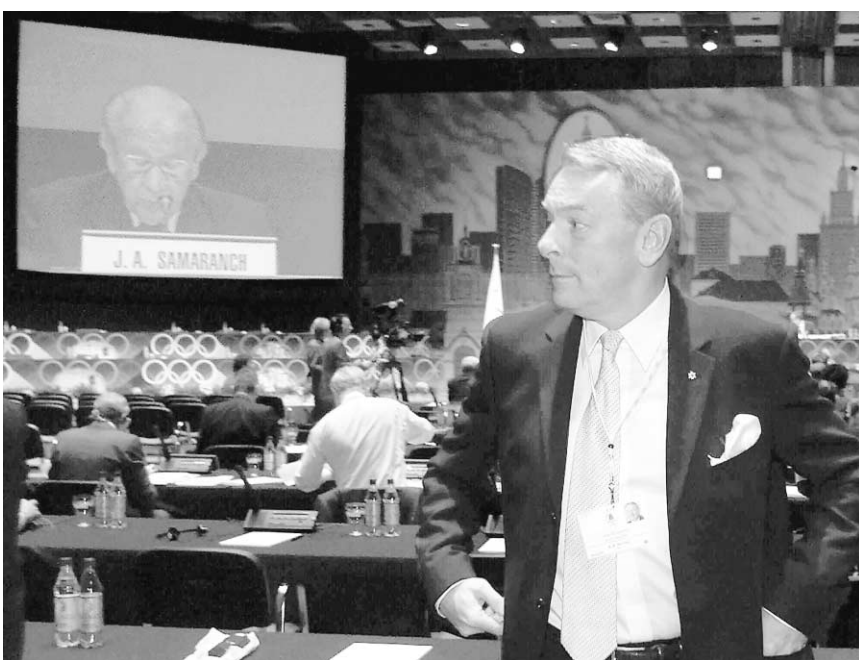
Pour ce premier souper dans la capitale, nous étions accompagnés de quatre jeunes Moscovites que les médias occidentaux qualifient souvent de « nouveaux Russes ». Lisa, 24 ans, travaille dans une banque du centre-ville. En l'absence de son copain Andrei, parti enseigner le commerce électronique à des Américains de Chicago, elle est venue avec un collègue du bureau. Nikita, 24 ans lui aussi, est financier. Il a étudié le français à Paris. Son ami parle également notre langue et connaît toutes les équipes de la Ligue nationale de hockey.

Nikita, Lisa et sa collègue commandent des blinis aux oeufs de saumon. L'ami de Nikita fume un cigare de qualité. Tous possèdent des téléphones cellulaires. Tous désirent travailler, comme Andrei, à l'étranger. «L'avenir n'est pas ici», estime Nikita, qui possède pourtant une datcha évaluée à un million de dollars américains en banlieue de Moscou.

Depuis l'effondrement du bloc soviétique, en 1991, une classe de jeunes Russes financièrement à l'aise et résolument tournés vers l'Occident a fait son apparition. Ces Moscovites dînent dans des clubs privés, ils achètent des disques d'artistes américains et conduisent de rutilantes voitures sport européennes.

Or, en marge de l'émergence de ces « nouveaux Russes », Moscou reste une capitale aux infrastructures tiers-mondistes, une ville où les autos carburent au plomb et où l'eau du robinet est non potable.

La ville et le pays sont étouffés par une bureaucratie dont la lourdeur réputée est justifiée. Pour obtenir un visa, il faut obligatoirement être invité par un Russe ou par un organisme reconnu par l'État. Les journalistes qui voudraient la session du Comité inter-



Après avoir été écarté de la présidence du CIO, Dick Pound s'est levé et a quitté la salle moscovite où Juan Antonio Samaranch venait tout juste d'annoncer le nom de son successeur, Jacques Rogge.

national olympique (CIO) devaient être pris en charge par le Comité olympique russe. Jusque-là, aucun problème. Or, fallait-il encore recevoir ladite invitation. La demande a été déposée huit semaines avant la session et l'autorisation n'est arrivée que quatre jours avant le départ. Et encore là, il a fallu payer un supplément pour accélérer les procédures...

L'arrivée à Moscou fut un choc. Une joie intérieure, un grand frisson m'a gelé le corps lorsque j'ai aperçu le nom de la ville imprimé en caractères cyrilliques rouges sur le mur extérieur de l'aéroport. Mais mon sang s'est mis à bouillir lorsqu'un employé de l'aéroport est venu nous indiquer que le temps d'attente avant de passer les douanes était de deux heures et demie. Il n'y avait que deux agents pour environ 350 personnes. Le troisième guichet était réservé uniquement aux membres du CIO, qui n'en sont plus à un privilège près.

Les collègues plus âgés trouvaient que la capitale avait beaucoup changé depuis la fin des années 70. À l'époque, le président sortant du CIO, Juan Antonio Samaranch, était ambassadeur espagnol en Russie. Grâce à ce saut-conduit, le Catalan franquiste avait pu éviter un lynchage public dans les rues de Barcelone et entreprendre une brillante, mais controversée carrière dans le milieu olympique.

Le Moscou d'aujourd'hui n'est sûrement pas plus riche que sous le régime soviétique. À l'extérieur des murs du Kremlin et du quartier intellectuel de l'Arbat, où tout semble poli à la brosse à dents, les poches de pauvreté sont la norme.

Pour un jeune financier prospère comme Nikita, il y a des centaines de Russes comme Pavel qui arrondissent leurs fins de mois en transformant leur voiture personnelle en taxi. Pour 100 roubles, ou

5\$ US, Pavel nous conduisait du centre de presse à l'hôtel Metropol, où logeait le premier ministre Jean Chrétien, venu en renfort pour soutenir la candidature torontoise. À Chicago, ce trajet d'une demi-heure aurait coûté de huit à 10 fois plus cher.

Pour un jeune financier prospère comme Nikita, il y a aussi tous ces policiers sous-payés qui bouclent leur budget en improvisant des contrôles à tous les coins de rue. Tout est prétexte à infraction, incluant un visa non estampé à l'hôtel... Dans ces cas, il vaut mieux ne pas argumenter et payer l'amende, généralement 100 ou 200 roubles.

Pour un jeune financier prospère comme Nikita, il y a toutes ces filles de joie qui tuent les heures dans le hall des anciens hôtels soviétiques. De connivence avec les gardiens de sécurité — mafia oblige, il faut montrer patte blanche pour entrer dans les hôtels —, elles suivent les touristes dans les ascenseurs et même jusqu'à leur chambre.

Le dernier soir du voyage, enfin reposés des 10 nuits blanches précédentes consacrées à la rédaction d'articles, j'allais dormir pour la première fois avant le lever du soleil. Mais à 1h30 du matin, le téléphone sonna. Dans un anglais cassé, une femme à la voix rauque m'interrogea :

«Sorry, sir, but do you want services from a special lady? — Euh. Sorry, but what do you mean by a special lady? — You know, these girls downstairs...»

J'ai finalement résisté aux filles de joie, aux longues files de l'aéroport, à l'hépatite A, à sa petite soeur, la B, à la tuberculose, à l'envie de s'expliquer avec les bureaucrates ou de contester une amende. Mais j'ai succombé aux charmes de la basilique Saint-Basile, aux rondeurs d'une matriochka blanche aux ailes bleues, à la silhouette élancée des tours du Kremlin, à l'élégance du théâtre Bolchoï et au dernier *pelmeni* qui se laissait désirer dans le fond de l'assiette.

# Décembre



**5** – Les quatre factions afghanes, réunies près de Bonn, signent un accord instituant un gouvernement intérimaire, concluant ainsi un accord historique visant à ramener la paix et la stabilité dans ce pays. **Hamid Karzai** (pachtoun, royaliste) est choisi pour diriger ce gouvernement.

**6** – Kandahar, dernier bastion des talibans dans le sud de l'Afghanistan, capitule.

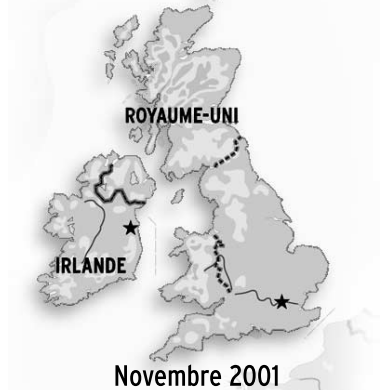
**7** – La Cour suprême refuse d'entendre l'appel de 13 banlieues de l'île de Montréal qu'une loi du Québec force à fusionner.

**18** – Mort de **Gilbert Bécaud**, Monsieur 100 000 volts, interprète de quelque 400 chansons, dont *L'important, c'est la rose* (74 ans).

**20** – Mort de **Léopold Sédar Senghor**, 95 ans, président du Sénégal de 1960 à 1980, poète de la négritude, il fut un ardent défenseur de la langue française et un ambassadeur universel de la culture de l'Afrique noire.



**ISABELLE HACHEY**  
**BELFAST > ROYAUME-UNI**



**L'ÉVÉNEMENT >**

Conflit sectaire sur le chemin des écoliers, dans le nord de Belfast.

**LES PARTICIPANTS >**

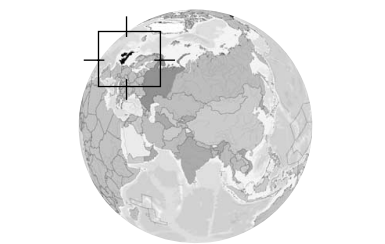
Les fillettes de l'école primaire Holy Cross et leurs parents, face aux manifestants protestants.

**LES FAITS >**

La manifestation a pris fin le 26 novembre, 12 semaines après le début du conflit. Pour rassurer les protestants, le gouvernement a promis d'ériger un mur entre les deux communautés.

**INOUBLIABLE >**

«Reconstruire une communauté aussi divisée que celle-ci prendra au moins une génération», soupire Aidan Troy. Tous les matins, pendant la crise, le prêtre a mené les enfants et leurs parents vers l'école, entre deux rangées de soldats armés jusqu'aux dents.



## Des enfants sur la ligne de front

Il pleut. Un crachin glacé qui transit le corps et engourdit les doigts au point de faire de la moindre prise de notes une épreuve complexe et frustrante. De toute façon, les feuilles de mon calepin sont déjà détrempées et l'encre gelée du stylo refuse obstinément d'en sortir. C'est le genre de matinée trop grise qui fait regretter d'être sorti du lit.

Mais nous sommes tous là, parents, enfants, soldats et journalistes, à sautiller sur place pour nous réchauffer, attendant avec nervosité le signal du départ. La route que nous devons emprunter pour nous rendre à l'école primaire Holy Cross, dans le nord de Belfast, n'est pas très longue. Trois cents mètres, tout au plus. Trois cents mètres de bitume et de fureur.

Sur le chemin des écoliers, je suis dans le camp catholique. Je veux marcher parmi les fillettes, me mettre dans leur peau, ressentir ce qu'elles doivent subir tous les jours depuis la rentrée des classes. Depuis que des protestants ont décidé de cracher leur colère sur elles plutôt que sur leurs aînés.

Le groupe se met en branle. L'ambiance est lugubre. Je suis surtout frappée par le regard hostile d'un homme dans la cinquantaine. Planté sur le trottoir, il fixe les enfants, immobile, tenant en laisse un gros chien aux poils noirs et mouillés. Tous les matins depuis des semaines, il proteste ainsi contre ce cortège de bambins ayant l'audace de passer dans « sa » rue pour se rendre à l'école.

Aux yeux d'un adulte, il est pitoyable. Pour un enfant, il est sans doute terrifiant.

Aujourd'hui, il n'y a ni pierres, ni injures, ni bombes artisanales. Que des manifestants silencieux, dont plusieurs ont le visage enfoui dans un foulard, craignant d'être victimes de représailles s'ils affichent leur haine au grand jour. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils ont honte de ce qu'ils sont en train de faire.

Ce n'est qu'après tout ce cirque, après que les enfants eurent franchi les grilles de l'école et que les manifestants furent rentrés chez eux, que je me rends compte que j'ai enfreint l'une des règles les plus élémentaires du journalisme. Je n'ai interviewé que des catholiques, tous très disposés à me raconter leur enfer quotidien — une épreuve pire, jurent-ils, que tous les meurtres, attentats et boucheries dont ils ont été témoins depuis 30 ans.

« Contrairement aux catholiques, les protestants n'ont jamais eu le tour avec les médias », me confie un vieux routier de la BBC en me refilant les numéros des rares manifestants susceptibles de m'accorder une entrevue. « Ils ont perdu la guerre de propagande dès le début des troubles, quand des policiers ont battu des mili-



Après l'explosion d'une bombe en septembre 2001 devant une école catholique de Belfast, des parents affolés ont accouru sur les lieux de l'explosion et ont amené leurs enfants en lieu sûr.

tants des droits civiques catholiques devant les caméras du monde entier. »

La route de la haine est maintenant presque déserte. Seuls quelques soldats s'activent encore sous une pluie de plus en plus forte. Stuart McCartney, protestant à l'air inoffensif de gros ours en peluche, m'a donné rendez-vous près de la petite école. C'est un thérapeute, spécialisé en gestion du stress. Il ne manque pas de patients.

L'entrevue tourne sans cesse autour de la même question. Je comprends les griefs des protestants, qui se sentent étouffés dans ce rude quartier à prédominance catholique. Mais pas leur décision de faire passer leur message en s'en prenant à des écolières. Comme stratégie de relations publiques, on peut difficilement faire pire.

C'est la faute aux journaux, se plaint-il. Trop de sensationnalisme. Soit. Mais vous ne pouvez rien y faire, alors pourquoi persistez à couler votre propre cause ? Pourquoi entacher la réputa-

tion de tous les protestants d'Irlande du Nord, alors que des millions de gens, d'un bout à l'autre de la planète, ne retiendront qu'une seule chose : les larmes des enfants terrorisés par des adultes ?

Rien à faire. Le monde peut penser ce qu'il veut de Stuart McCartney et de ses voisins. L'IRA peut détruire son arsenal. Le World Trade Center peut s'écrouler. La terre peut même s'arrêter de tourner. Leur petit bout de route, c'est tout ce qui compte. C'est leur jihad à eux.

Qui a dit que le monde ne serait plus jamais pareil après le 11 septembre ? Dans la triste banlieue du nord de Belfast, rien n'a changé.

L'entrevue traîne en longueur. Je prends congé du thérapeute. Dehors, il a cessé de pleuvoir. Les soldats sont partis. Mais le quartier est mort, plus gris que jamais. Accrochés aux réverbères, des drapeaux loyalistes et républicains claquent au vent. Je n'ai envie que d'une chose. Retourner me coucher.



**SONIA SAREFATI**  
**LONDRES > ANGLETERRE**



**Du 30 octobre au 5 novembre 2001**

**L'ÉVÉNEMENT >**

Première mondiale du film Harry Potter and The Philosopher's Stone

**PARTICIPANTS MAJEURS >**

Le producteur David Heyman, le réalisateur Chris Columbus, les acteurs Daniel Radcliffe, Rupert Grint, Emma Watson, Richard Harris et Robbie Coltrane

**LE CONSTAT >**

Lancé le 16 novembre en Grande-Bretagne, au Canada et aux États-Unis, Harry Potter and The Philosopher's Stone a battu des records d'assistance. Après trois semaines, il avait rapporté plus de 220 millions en Amérique du Nord.

**INOUBLIABLE >**

L'apparition de l'auteure J.K. Rowling sur le tapis rouge, tenant la main d'un homme ressemblant étrangement à Harry Potter.



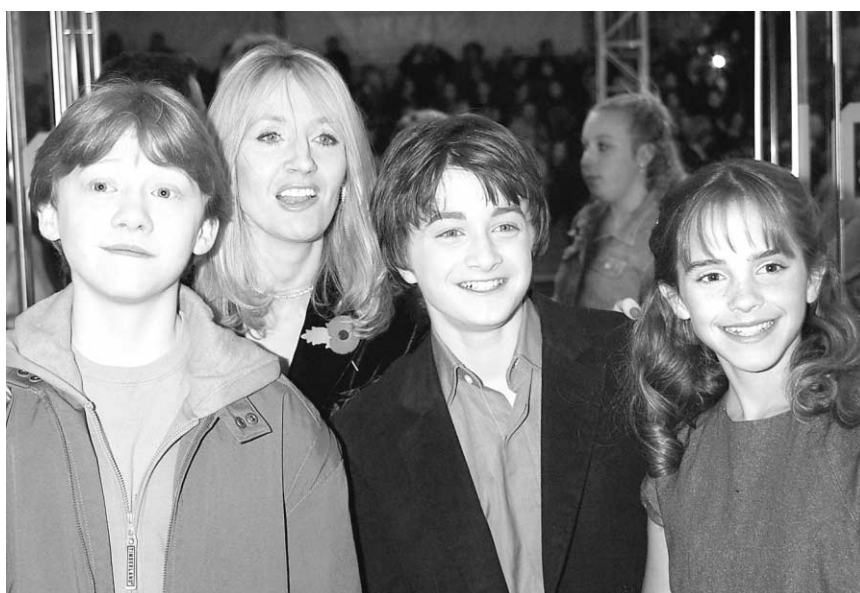
## Une semaine à Potterland

« Je vais à Londres », leur ai-je dit. « Tu vas faire du cinéma-a », ont-ils immédiatement chantonné. Référence — à Renée Martel — révélatrice de leur âge et/ou de leur culture. Qu'ils assument. Mais, chose certaine, ils se trompaient. J'allais à Londres du 30 octobre au 5 novembre non pas pour faire du cinéma, mais pour en voir. Et j'en ai vu. Londres, par contre, je suis moins sûre. La question tourne encore — en rond — dans ma tête : ne serait-ce pas plutôt à Potterland que j'ai passé une semaine ?

D'accord, il y avait les fameux autobus rouges à impériale — mais, panneaux publicitaires obligent, ils étaient devenus le véhicule de *Harry Potter and The Philosopher's Stone*. D'accord, il y avait les momies du British Museum — mais à la boutique de souvenirs, les reproductions de la pierre de Rosette étaient éclipsées par les pyramides de coffrets *Harry Potter*. D'accord, il y avait le pont et la tour de Londres — mais... non, le petit sorcier créé par J.K. Rowling n'était pas monté à leur assaut ! Enfin, je crois. Pas eu le temps d'aller vérifier : j'étais à Londres pour me faire « potteriser »... plus que je ne l'étais au départ — ce qui n'est pas peu dire.

Pour ce faire, les bonzes de Warner — le mégastudio qui a produit le film — avaient tout prévu. Pour moi, bien sûr (!), et, soit dit en passant, pour des centaines d'autres journalistes. Des bataillons venus de partout, armés et vêtus selon la nature de la mission à remplir. Cela allait des contingents légers envoyés par les médias écrits à l'arsenal lourd des télévisions. Les premiers, look confortable et visage assumant le décalage horaire. Les second(e)s, tout en bronzage, maquillage et griffes (aux ongles comme sur les vêtements) — bref, à ne plus savoir qui étaient les artistes : ceux qui tendaient le micro ou ceux qui parlaient dedans. Jalouse, va !

Ce (parfois très) beau monde, invité à rencontrer les artisans du film le-plus-attendu-de-l'année-



Trois des comédiens de *Harry Potter and The Philosopher's Stone* — Rupert Grint, Daniel Radcliffe et Emma Watson — posent à leur arrivée à la première du film accompagnés de l'auteure J.K. Rowling.

avec *The Lord of the Rings* puis à faire le planton sur le tapis rouge qui serait déroulé dans Leicester Square le soir de la première mondiale de *Harry Potter and The Philosopher's Stone* — et où allaient passer les artisans du film-le-plus-bla-bla-bla de même que de ces stars de passage qui ne sont pas des étoiles filantes : Sting, Cher et autres sublimes Cate Blanchett seraient de la fête.

Pour une première, c'était toute une première. En particulier pour moi : les *junkets* — c'est le nom de ce type d'événement de presse organisé par les studios de cinéma — m'étaient encore une planète inconnue. Je n'avais jamais « fait de tapis rouge » non plus. Or, tant le *junket* que le tapis étaient de catégorie « très gros ». Impression de départ, donc : j'allais à Londres... pour me faire des cheveux blan-ancs — sur un air maintenant connu.

D'autant que sur ce voyage à Potterland planait l'ombre très sombre de l'attentat contre le World Trade Center. La plaie était à vif et mettait en relief la frivolité — ou l'apparence de frivolité ? — de ce qu'on (ben oui, incluant la personne qui

parle !) était en train de faire au nord de Londres, dans le château de Knebworth maquillé pour l'occasion à la manière de Poudlard (l'école de sorcellerie que fréquentent Harry et ses amis).

Mais dans nos rangs se trouvait celle qui s'est qualifiée de « préposée au 11 septembre ». Sa question, se glissant entre celles concernant le nombre de centimètres que les jeunes acteurs avaient pris en taille depuis qu'ils avaient été engagés et sur le pire — ou le meilleur — moment du tournage : « Comment *Harry Potter and The Philosopher's Stone* allait-il être reçu en cet après-11 septembre ? »

Pour la plupart des intervenants, du producteur David Heyman au réalisateur Chris Columbus en passant par l'acteur Robbie Coltrane, c'était « terrible à dire » (ils l'ont toutefois dit quand même), mais le film, qui présente une victoire du Bien contre le Mal — une première victoire, dans une guerre qui est loin d'être finie — ne pouvait qu'être comme un baume sur le moral des troupes... oups ! des spectateurs.

Richard Harris, qui incarne le

professeur Dumbledore, avait une autre manière de voir les choses. « Je déteste dire cela », (oui, oui, lui aussi l'a toutefois dit quand même) « mais il n'y avait pas meilleur moment pour sortir ce film. » Et l'idée de la-victoire-du-Bien-contre-le-Mal de s'incarner de nouveau dans les hochements de tête approbateurs des journalistes. Sauf que l'acteur, qui n'est pas adepte des chemins tout tracés, allait ailleurs : « Ce film arrive au bon moment parce qu'il ne contient ni détournements d'avion ni terroristes. Il arrive au bon moment pour sa magie. » Pas seulement celle des sorciers.

Et s'il parle ainsi, Richard Harris, c'est parce qu'il est né en 1930. Il avait neuf ans quand la Seconde Guerre mondiale a commencé. Seize quand elle s'est terminée. « J'ai grandi dans une société pleine de violence, de restrictions. Nous vivions dans le tourment et dans la mort. Nous ne croyions pas à l'avenir. Vous savez, la terreur, ça vous forme une personnalité. Moi, j'étais un jeune homme en colère. » La magie lui a manqué. Il en sait d'autant plus l'importance.

La preuve, hein, qu'il n'y avait pas que de la frivolité à Potterland ! Mais... il y en avait quand même un peu. Comme ce somptueux souper tenu dans la crypte de Guild Hall où s'allongeaient des tables aux couleurs des quatre maisons de Poudlard. Pour trouver sa place, obligation de piger un papier dans un « choixpeau ». Résultat ? La plupart des représentants des médias écrits se sont retrouvés à Serdaigle — chez les intellos, quoi ! — alors que les belles gens de la télévision ont été expédiés... chez les méchants Serpentards.

Comme quoi, il y avait vraiment de la magie dans l'air. Et, pour moi, ce n'était qu'un premier souffle : peu après, j'ai été professionnellement condamnée (!) à un séjour en Terre du Milieu pour veiller à la sortie de *The Lord of the Rings*. Qu'il va être difficile, le retour sur cette bonne vieille (et dure) Terre.